

MAR. 1964
Re

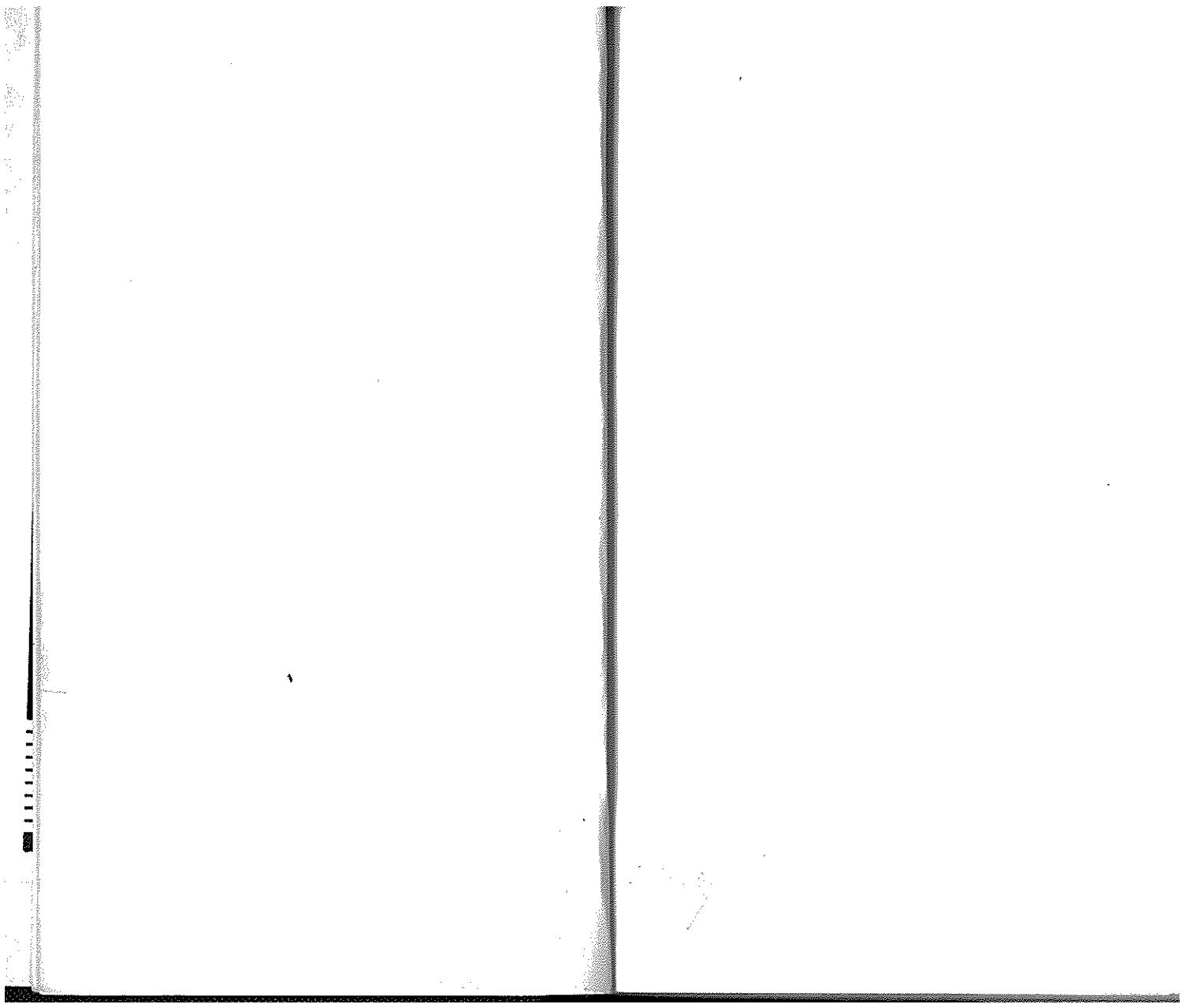
Paul de Claver

L'APPEL DE MINUIT

PRÉLIMINAIRES

GRAND-PÈRE ALPHIDE





SH

387610

L'APPEL-DE-MINUIT.

"Grand'Père Alphide"

Ce que vous allez lire au début de ce volume, sont des faits authentiques et vécus par celui dont le titre porte le nom: "GRAND'PERE ALPHIDE".

Combien de fois il a raconté les expériences de sa jeunesse: il faut l'entendre, et voir les traits crispés de sa figure, pour comprendre la gravité de certaines aventures qu'un homme ne peut oublier sa vie durant. Heureusement il n'y eut pas de suites sérieuses; autrement, le tout se serait passé dans l'anonymat, comme beaucoup d'autres qui ont subi le même sort et sont disparus, satisfaits de nous laisser un héritage insoupçonné dont nous bénéficions tous.

Ce que lui a vécu, d'autres l'ont fait eux aussi mais, dans un domaine différent, ce qui leur vaut d'emblée un titre honorifique de grande distinction comme pionniers au développement du

Québec, nous leur devons le respect, une indéniable reconnaissance. Comme auteur, je me fais l'interprète du lecteur qui, sûrement désire exprimer du fond de son coeur sa gratitude.

Dû à l'inlassable dévouement de nos arrières grands-pères qui ont su laisser dans nos âmes cette merveilleuse initiative du développement, qui est demeuré ancré en nous en ce qui a trait aux améliorations et au bien commun. Ces mérites ressemblent à une tige aux racines immortelles, dont les larges pétales couvrent de leur ombre tous ceux qui aiment à vivre dans la liberté, l'opulence, satisfaits de l'idéal explicite du développement qui grandit à pas de géant, comme une nation assoiffée de grandeurs, qui lui est belle et bien légitime.

C'est un hommage, en même temps une reconnaissance que je veux témoigner à nos pères de Bagotville, du Saguenay, d'Hébertville Station, du Lac St-Jean, de La Tuque, de Montréal même, sans

oublier les gens, vieux comme jeunes, colonisateurs de l'Abitibi, qui ont tant fait pour le développement de cette partie de la Province. Cette énergie nous a mérité une place enviable dans la Confédération.

C'est avec joie que je publie ces préliminaires; mes remerciements à tous ceux qui ont participé de près ou de loin aux oeuvres du passé. Je m'incline respectueusement vers ceux qui, de nos jours travaillent constamment au bien commun et à la grandeur de notre Province de Québec. Bâtir... toujours bâtir plus grand, - et plus haut l'édifice de la nationale.

SALUT GRANDS-PERES: Qui avez su tracer de vos bras robustes sur la terre de chez nous, un large sillon qui se perd à l'horizon pour revenir avec la génération présente plus ancrée que jamais dans le sol Québécois.

SALUT GRANDS-MERES: Qui avez jamais oublié vos responsabilités familiales, respectant nos tradi-

tions. Sachant quand même vous tenir debout devant le four de terre battue, entretenant de vos bras infatigables, un foyer bien nourri de bois de souches, et de racines, afin de mieux cuire votre pain jaune-doré.

SALUT JEUNES GENS ET JEUNES FILLES: qui avez religieusement suivi les traces de vos parents et qui, avec courage, vous avez toujours chargé dans la charette primitive, le foin pour la grange, sans oublier l'eau transportée au joug du puits à la maison.

Cet avant-coureur de l'APPEL-DE-MINUIT est aussi un hommage aux citoyens de La Tuque qui travaillent sans relâche à l'oeuvre si bien commencée par son pionnier. Il existe chez-vous un esprit de famille, dont la base origine de fondation et demeure un secret bien gardé.

Je dirai qu'il y eut comme partout ailleurs de petits arguments inusités, mais ce fut pour mieux apprendre à vous connaître, et finalement se ressaisir, et prendre

d'emblée le meilleur chemin à suivre dans les circonstances.

C'est au centre des Laurentides que La Tuque a pris naissance. Après avoir surmonté tous les obstacles, cette petite ville est maintenant bien assise sur une mer de beau sable fin.

Je ne puis passer outre sans vous dire combien j'ai été à même de voir de mes propres yeux, et constater le travail énorme que nécessite l'ouverture de nouveaux territoires dans la Province; là où il y a rien de fait, l'Abitibi fut un exemple des plus courageux.

Habitué à toutes les commodités modernes, je ne pouvais croire à ces réalités, si je l'avais vu de mes propres yeux. Ces pionniers furent merveilleux, entrepreneurs, intrépides, bravant tout sur leur passage, même les intempéries, saison courte l'été, des hivers prématurés et interminables, de la neige en abondance, suffisante pour en

faire craquer les toits et assez souvent fermer les portes et les chassis. Pour ce qui est des transports, je pensai souvent de chausser les chevaux de raquettes s'il avait été possible qu'ils ne s'emballent pas. Enfin un dégel subit, des panses de boeufs qui font jaillir des pouffés de boue sous les pas, couvrant le chemin de vase, parfois de l'eau à déborder dans les fossés tortueux, assez souvent couvrant le chemin, causant des barrières infranchissables mais quel acte de la nature peut résister devant le courage indomptable de ces hardis pionniers.

Tous ces faits vous mettent en mesure de réaliser le travail que nécessite des débuts de colonisation. Vous comprenez maintenant beaucoup mieux pour lire entre les lignes, le travail énorme abattu par celui dont je parle "GRAND'PERE ALPHIDE".

Plus loin en lisant vous vous sentirez glisser inopinément au centre même de ce groupe de per-

sonnages assoiffés de coopération. Suppliant la grande forêt les lacs, les rivières du Québec, de leur livrer ses plus grands secrets, tous ces événements se dévoilent comme fait la roue de fortune, pointant à son moment d'arrêt, le destin de celui qui cherche, peine et travaille sans relâche à la découverte de bienfaits que la nature a mis à la portée de la main, et à notre disposition; tous sont intéressants à connaître.

Beaucoup d'aventures racontées peuvent vous sembler sortir de l'ordinaire une fois le but atteint. Au contraire ce fut un travail acharné de nombreux jours atténuants, assez souvent des nuits sans repos.- Mais, encouragé par l'idéal de la femme Canadienne, sans égards aux sacrifices que lui impose la famille nombreuse; pionnier soucieux de ses responsabilités paternelles, reconnaissant le bonheur d'un foyer adhérent les uns aux autres, de plus affidé aux institutions qui ont bâti chaque jour la base de l'union: il ne reste plus

d'obstacles sur la route extérieure que le Canadien de cette trempe légendaire ne peut vaincre pour son propre bonheur ainsi que l'honneur qui en résulte pour la nation.

* * * *

GRAND'PERE ALPHIDE

L'ENERGIQUE DEVOUEMENT
D'UN PIONNIER

La catastrophe de 1870

C'est dans un coin reculé, aux confins du Saguenay, sur les bords de ce grand fleuve aux eaux sombres et profondes, un peu en aval de la jolie et florissante ville de Chicoutimi, que vit une famille de pionnier, riche de 7 enfants, lorsque naquit celui dont parle l'auteur.

Né en 1867 le premier novembre, jour de la Toussaint, il fut baptisé en l'église de Bagotville, au nom de Joseph-Alphide Tremblay.

Comme auteur, je vous assure que c'est tout un problème ces événements; la distance à parcourir est longue, remplie d'obstacles. Les préparatifs du voyage aller et retour doivent être minutieusement pris à cause de la température avancée, les pluies glaciales d'automne, les verglas,

la neige, souvent le froid. Ce sont toutes des variations de climat qu'il faut prévenir dans de telles circonstances.

A cette occasion, c'est le révérend curé Boucher le premier du comté, qui a pour mission de desservir tout le Lac St-Jean, celui de Chicoutimi, même il doit aller jusqu'à la mer: C'est lui qui baptisa le nouveau-né.

Trois ans plus tard le 5 de mai, une terrible catastrophe s'abat sur la région. La vie est dure, les sacrifices sont nombreux chez les colons puisque tout se fait de main d'homme.

Mais faut croire que les mérites de ces bonnes gens ne sont pas acquis car, ils furent frappés d'un désastre inoubliable.

Voulez-vous Grand-père nous raconter ce qui se passa le 5 de mai 1870: Je veux bien, dit-il, et il commence en ces termes:

Un beau matin, le soleil se

lève radieux dorant la colline de couleurs variées. Personne ne pouvait s'attendre à un désastre proche. Une légère brise s'élève, le vent semble augmenter graduellement, il s'intensifie quelques heures; tout à coup les rayons du soleil se ternissent, deviennent jaunâtres et les arbres se courbent, plient et cassent. Le vent augmente toujours, les cimes des montagnes ne sont plus visibles tellement la fumée est dense. C'est une tempête; on dirait même un cyclone, la fumée descend dans les vallées, l'air est suffocant et les colons inquiets cessent leur travail; des regards effrayés cherchent à percer le secret. "Que se passe-t-il donc...?"

Sur la grande route, des silhouettes d'hommes et de femmes se dessinent. Pourquoi ces gens marchent-ils sur la route; il doit se passer quelque chose d'extraordinaire. Maintenant ce sont des femmes qui pour aller plus vite, portent les plus jeunes dans leurs bras; tout à coup une ouverture se fait au centre de la grande route, un homme debout dans une voiture

vient à toute vitesse, criant à tue-tête: "SAUVE QUI PEUT OU VOUS PERIREZ TOUS. LE FEU S'EN VIENT": Sauvez-vous vers la rivière; plus loin vers le lac, ou vous brûlerez vifs.

Jamais je ne fus témoin d'une telle excitation; il n'est plus question de sauver quoi que ce soit, "TROP TARD". Il faut penser à sa vie et à celle de ses animaux. Toutes les mains disponibles courent vers les écuries, les portes sont enfoncées, les clôtures des porcheries jetées à terre; les hommes armés de fouets d'occasion les dirigent en toute hâte vers les rivières et les lacs. Tous sans hésitation se jettent à l'eau, hommes, femmes et animaux; seules les têtes émergent au dehors. A certains moments il faut se submerger la tête afin d'éviter que les cheveux ne nous brûlent sous l'intensité de la chaleur, surtout lorsque des tourbillons de flamme viennent lécher la surface de l'eau.

La catastrophe qui nous frappe n'a pas son égale, une chance pour

nous qui vivons près du fleuve, ce ne fut pas de même pour ceux qui demeurent éloignés. Plusieurs périrent brûlés vifs dans leur maison, dans des granges, même dans des caves suffoqués. D'où vient cette catastrophe? Etait-ce un métier qui tombait sur nous ou une perturbation de la terre dont les feux du centre sont en train de tout consumer? Non ce n'est rien de tout ça, ce terrible feu prit son origine dans les abatis de Chambord, le vent ayant pris des proportions de cyclone a communiqué le feu à la forêt, sautant d'un arbre à l'autre, de montagne en montagne, d'une rive à l'autre, des lacs et des rivières, pour couvrir toute la région du Lac St-Jean et s'étendre sur l'incroyable distance de 105 milles en l'espace de 30 minutes. Enfin, perdant de l'intensité et de sa vitesse sur les hautes montagnes nues, il alla mourir sur les hauteurs des caps vers l'ouest.

Une fois la conflagration terminée, nous sommes tous retournés sur nos fermes pour n'y trouver

que des pièces de bois calcinées, tout est rasé au sol. Ce qui est le plus triste, c'est de voir un pauvre père, une jeune maman accompagnée de ses petits tout couverts de suie et agenouillés près de ce qui était leur demeure. Tout est en cendre, leur linge, leurs lits, le poêle fondu, la table, les chaises, les ustensiles de cuisine, les chaudrons tordus, inutilisables et le plus terrible, c'est qu'il nous restait rien à manger, pas même une couverture pour se couvrir la nuit.

TROIS ANS PLUS TARD:-

6 ans: Le temps des classes, il faut s'y rendre pieds nus du printemps à l'automne, quelquefois jusqu'aux neiges, car ayant tout perdu il y a trois ans, mes parents n'étaient pas riches. A l'automne les jours sont courts, il faut bien étudier à la maison, comment résoudre ce problème? Alors c'est à la lueur rougeoyante du poêle que j'essaie de le résoudre, ainsi je ménage la petite chandelle de

suif. Un jour, mon père ayant été loin, au village, apporta dans une boîte d'occasion, une lampe à l'huile. Quelle invention de génie de l'homme, une lampe à l'huile de charbon capable de nous éclairer le matin et le soir. Cette nouvelle acquisition fut un grand sujet de curiosité pour tout l'entourage, car nous sommes les seuls à en posséder une. Les gens de passage, le soir devant chez nous, voyant une si grande lumière à travers les vitres, voilà que la curiosité les emporte; ils entrent et s'informent, franchement c'était merveilleux surtout pour nous les jeunes.

7 ans: Ma vie d'écolier ne devait pas durer longtemps; je faillis mourir des fièvres intestinales. Ensuite mes services sont requis; il faut que j'accompagne deux de mes frères pour conduire à travers la forêt dans des chantiers étroits et à travers les souches, et les champs, plusieurs bêtes à cornes du Poste à Bagotville, jusqu'à Chicoutimi. La distance à parcourir est de 9 lieux, soit 27 milles. De là, ces animaux

seront conduits par mes autres frères jusqu'à St-Bruno; ce dernier trajet représente 51 milles.

Notre départ de Bagotville fut très difficile à cause de jeunes animaux qui refusent obstinément de laisser le poste. A plusieurs occasions, nous sommes obligés de courir à toutes jambes vers l'arrière pour devancer tout spécialement une jeune taure qui ne veut pas suivre le troupeau. Finalement, nous arrivons à Chicoutimi le soir passablement épuisés, car depuis 6 heures du matin que nous nous morfondons après cette (bongaine) de taure qui refusait toujours de suivre les autres.

Durant cette même année, j'eus le bonheur de faire ma première communion. Cela eut lieu dans la toute petite église de St-Alphonse; dans la même circonstance, je fus confirmé par un prêtre spécial à cause de ma santé, par Monseigneur Bégin remplaçant de Monseigneur Racine, au mois d'août 1874. Après cet événement mémorable, je me rends chez mon frère à St-Bruno; mon travail con-

siste à remplacer sa femme qui pourra aller au champ avec lui, je prends soin du bébé et à l'occasion une petite nièce sert de garde-malade, mais non sans grogner, lorsque le bébé pleure trop, je le porte à sa mère qui plante sa faux sur une souche et lui donne à manger.

Le travail de la moisson avance, mais les jours sont longs et interminables, la nourriture difficile à avoir et marche de paire. L'on pense à manger quand l'ouvrage ne presse pas trop; c'est secondaire, du moment que les boyaux ne crient pas trop forts et le temps venu, nous nous régalaons d'un pain d'orge, que l'on cuit dans un four de terre battue. Ce pain est amer, surtout le centre qui demeure gras cuit, une fois la croute enlevée, comme bien des jeunes aiment à s'amuser des fois, nous lançons cette mie après le mur, où elle restait collée, je vous assure que l'estomac, bien que tout jeune en voit de toutes couleurs, mais faut croire que nous

travaillions si fort, que cette mie trop lourde n'avait pas le temps de coller aux parois de l'estomac. Tout se digérait à merveille.-

Au mois des morts le premier novembre, je retourne chez moi et je parcours la distance en charrette à deux roues qui enfonce parfois jusqu'aux essieux dans la boue; à d'autres endroits, les roues sautent d'une roche à l'autre et la situation devient intenable, il faut marcher presque sur toute la longueur du chemin; souvent c'est une pluie glaciale qui nous fouette la figure. A l'occasion de ce long trajet, nous dûmes coucher en route, sur les bords de la Rivière au Sable et de là nous nous rendîmes chez mon père.

A peine revenu chez nous, UNE MAUVAISE NOUVELLE, je m'y attendais. Je ne devais plus aller à l'école et j'en fus très peiné; mais la vie n'a pas perdu de ses misères, pas plus riche que l'année précédente, mes services sont requis. Mon travail

consiste à charroyer l'eau avec le gros boeuf noir attelé au joug par les cornes, de la rivière à l'écurie. J'utilise pour cela, une grosse tonne de sirop vide, ouverte du haut et solidement encerclée sur une bacagnolle; une fois cet ouvrage terminé, le soir il faut faire le ménage, alors mon père allume la camaille, (sorte de lumière que l'on fait avec une couenne de lard ou d'un ourlet d'étoffe). Quelques fois durant le jour je me rends au champ et j'aide mon père à battre au fléau; mes frères eux, vannent au vent. Après cette opération, les grains sont ramassés sur le parquet à l'aide d'un plumeau, et mis en poche; tout ce travail demande beaucoup de temps et de patience. Le printemps suivant je retourne à St-Bruno et cette fois pour faire du défrichement. Rendu à l'automne, je pris part aux récoltes, toujours avec la petite faux à main, après je bats au fléau jusqu'aux fêtes et ensuite je retourne à la maison. Nous célébrons alors la Noël, après avoir rempli nos devoirs religieux en assistant à la belle messe de minuit, nous

avons la surprise d'assister à un magnifique réveillon. Le lendemain et les quelques jours suivants, nous nous bornons au travail journalier, mais le 3 janvier 1873 un fait extraordinaire attire notre attention. Mon père nous fait tous venir à la cuisine pour observer avec lui la clémence de la température et il nous dit ensuite: Mes enfants suivez-moi et se rendant à l'écurie, il attelle une paire de chevaux sur une charrue. Se rendant ensuite dans le champ, il fit trois sillons de labour sur toute la longueur de la terre, ensuite il revient à nous et dit: Mes enfants, j'ai fait cela afin que vous vous rappeliez que le 3 janvier 1873, la terre de Bagotville n'était pas gelée et alors vous vous souviendrez durant toute votre vie de cet événement unique.

Après cette expérience nous célébrons avec grande joie les fêtes de l'an; 6 jours après c'est les Rois et personne travaille. Les réjouissances saines de la campagne battent leur plein, chaque soir c'est une grande veillée,

d'un colon à l'autre, beaucoup de musique, des bons violoneux, des sets à profusion, des chansons en choeur, des giges, etc.

Au printemps suivant la récolte précédente ayant été très bonne, mon frère Anicet acheta un moulin à battre, c'est merveilleux, la récolte est faite en un rien de temps; une fois le grain mis en poche et placé à l'abri dans la grange, je me rends au Lac Edouard faire du terrassement pour le chemin de fer Lac St-Jean, mon travail consiste à couper des dormants, mais durant ce même hiver je me fis une large entaille à la cuisse en haut du genoux, c'est en voulant éviter un arbre qui tombait dans ma direction que je me tranchai la cuisse avec ma grande hache à équarir; je perdis beaucoup de sang et faillis en mourir.

Une fois rétabli, je m'engage pour les Blaires, contracteurs de la Grande Baie, mon salaire est de \$6.00 piastres par mois. L'année suivante, je

travaille pour Queway Blaire, cette fois au prix de \$7.00 piastres par mois comme maître-bûcheron. L'année suivante je me rends à St-Etienne et j'obtiens le salaire de \$8.00 par mois; encore là je me blesse avec ma hache en dessous du pied. De retour chez mon père je passai le reste de l'hiver en convalescence. Au printemps, je travaillai pour mon frère sur sa ferme, et durant la belle saison, à la construction du grand chemin pour lequel le gouvernement venait d'octroyer un montant de \$300.00 piastres; le salaire est de .80¢ par jour, les travaux sont longs et durs, une fois l'ouvrage octroyé terminé, je retourne à la maison paternelle demander à mon père et à ma mère la permission de me rendre à Duluth, Minnesota. Ma mère s'oppose énergiquement, mon père devient triste et me conseille de ne pas y aller et me dit: Tu sais mon fils, à l'étranger il faut se suffire et tu es si jeune, tu devras travailler bien fort, de plus tu ne peux deviner ce que l'avenir te réserve; à l'étranger comme ça.

Vous avez bien raison, papa, seulement ici l'on travaille pour rien, là-bas ça paye les hommes chers. Finalement, mon père consent mais ma mère s'oppose toujours, de plus elle me dit: Ton linge n'est pas prêt. Mais je ne pars pas tout de suite, maman, seulement vers le 4 ou le 5 août, cela vous donne amplement de temps pour le préparer, de plus papa est consentant. Pauvre mère, d'un oeil inquiet souvent je vois de grosses larmes coulées sur son ouvrage; regrettant de lui avoir fait tant de peine par ma décision, je la suis partout, lui aide le plus possible dans son travail habituel mais le coeur d'une mère ne se gagne pas facilement. Tout de même elle prépara mon linge pour la date précise. L'heure du départ étant venue, je donne ma montre à mon frère qui n'en avait pas et mon père me reconduit au bateau. Chemin faisant, il me demande: Pour combien de temps cette absence? C'est loin ça Duluth, mon fils. Oui! ce n'est pas à la porte, papa, mais je vous écrirai souvent. Merci, mon fils, c'est beaucoup pour un père de recevoir des

nouvelles régulièrement d'un jeune fils éloigné. Oui, papa, j'aurai aussi des vôtres pendant mes deux années d'absence. C'est long deux ans, Alphide, sois prudent. J'ai le coeur si serré, que je ne dis mot; je lui donnai la main et montai précipitamment sur le pont du bateau afin de ne pas lui laisser voir mon émotion. Du pont du navire je vois mon pauvre papa qui s'en va lentement vers la maison, la tête penchée sur l'épaule et tenant dans sa main droite un mouchoir blanc. Pauvre père, je pleurais avec lui; mais vous savez lorsque vous êtes 8 enfants à la table, il faut bien gagner quelques piastres à l'extérieur. J'en étais là de mes réflexions quand au même instant, je suis tiré de ma pensée par l'ébranlement brusque du navire. Ses moteurs sont en marche et nous nous éloignons à pas de géant dans un profond silence. J'admirais les beaux sites du Saguenay, je fis alors le tour du bateau, quelle ne fut pas ma surprise de rencontrer sur le même navire, comme passager, un fromagier, homme de vieille connaissance, M. Paradis,

il se rendait à Québec pour affaires alors nous nous sommes entretenus de choses et autres durant le voyage; spontanément il me demande si je suis toujours décidé de me rendre à Duluth. Oui, je lui dis. Tu es bien courageux, mon cher ami, pour aller si loin, est-ce que tu y as bien pensé? Oui... d'ailleurs, il faut bien que quelqu'un gagne à l'extérieur, papa et la ferme ne peuvent suffire à nous tous, il faut de l'aide de quelque part n'est-ce pas Monsieur?

Tu es sérieux pour ton âge, tout de même j'espère que cette absence te portera profit et te donnera en plus beaucoup d'argent. Vous savez, M. Paradis, l'argent est rare au Lac St-Jean, là-bas, elle circule beaucoup plus. Pour cela c'est vrai, et puis tu nous écriras afin d'avoir des nouvelles. Il est certain que vous entendrez parler de moi puisque j'ai promis à papa de lui écrire souvent; vous lui demanderez des nouvelles de moi, vous voulez bien monsieur Paradis.

Je n'y manquerai pas, tiens

tu vois, Alphide, la grosse montagne en face de nous? Oui je vois, a-t-elle quelque chose de spécial? pourtant nous en avons vu de grosses par chez nous. Oui, seulement celle-là c'est Québec, la ville se trouve sur le cap coupé carré, mais l'arrière descend en pente douce presque partout, est-ce que tu es déjà venu ici? connais-tu quelqu'un dans cette grande ville? Non, monsieur, personne. Alors viens avec moi, nous nous rendrons au restaurant du coin et nous prendrons un bon dîner ensemble. Je voudrais bien, mais j'ai peur de manquer mon train. Non ne crains rien, tu as amplement le temps et tu seras mon invité; cela ne te coûtera pas un seul sou et ça fait du bien de prendre un bon repas avant de partir pour un long voyage, surtout des bons mets de chez nous. Vous êtes bien bon Monsieur, seulement j'ai encore le coeur un peu serré de ce départ vous savez. Je n'en doute pas, à ton âge un chagrin se traduit vite par des larmes; tiens essuie tes yeux et rendons-nous au restaurant, je connais ces gens là, ils sont gentils. C'est

bien puisque vous m'invitez, je vous accompagne, et je suivis mon nouveau compagnon, bon samaritain dans les circonstances.

Après un bon repas et remerciements d'usage de ses bontés pour moi, je le quittai pour me rendre de suite au consulat américain et m'informer du prix de transport de Québec à Duluth. Ma déception fut grande d'apprendre que le trajet coûte \$35.00 dollars aller seulement. Est-ce que je puis m'y rendre à moins? Oui, vous pouvez y aller à meilleur marché, soit pour une quinzaine de piastres; mais le trajet peut vous prendre trois semaines. Oui c'est bien long, mais je n'ai pas le choix voulez-vous me donner le chemin à suivre? Par ce chemin il faut que tu prennes le Grand Trunk à Lévis en face d'ici, de l'autre côté du fleuve, de là tu te rends à Port Huron, et ensuite par la ligne régulière jusqu'à Duluth, encore par cette voie tu peux y parvenir en l'espace d'une semaine. C'est bien, monsieur, je vous remercie du renseignement. Piteux, je sors du Consulat bien découragé,

car il me manque encore \$5.00 j'en avais que \$10.00 dans mes poches. Heureuse coïncidence, en mettant les pieds sur le trottoir je suis face à-face avec Honoré Bouchard, notre voisin, qui est lui aussi en voyage d'affaires à Québec. Profitant de cette rencontre fortuite, je lui demande s'il peut me prêter \$5.00 dollars remboursable par mon frère Elie au Poste de Bagotville. Oui je veux bien, mais est-ce que tu en as assez de \$5.00? Oui cela va faire et je vous remercie. Je me rends ensuite à Lévis prendre le Grand Trunk, rien d'extraordinaire sur le trajet, nous arrivons à Montréal à 11 heures de l'avant-midi, le prochain train ne part de la Gare Viger qu'à deux heures de l'après-midi; rien de bien intéressant à visiter, le temps est long. Cette gare n'a rien d'attrayant: la salle des pas perdus ne possède comme accommodation que des bancs de madriers, les planchers sont en proportion; sur le mur de petites lampes à l'huile accrochées à des clous et tout le long du mur jusqu'au plafond, une longue traînée noircie par la fumée. Enfin le temps du départ approche, tout

le monde se précipite vers les wagons à passagers; le train est bondé de voyageurs. Ce cri du conducteur m'arrive dans les oreilles et me soulage d'une longue attente: "ALL ABOARD" pour Toronto, et nous filons, petit train, cahin...! caha...! La tête nous bascule en avant, en arrière, mais ça marche quand même, petit train va loin, dit-on. Le lendemain nous arrivons à Kingston, Ont. alors je demande au proposé du bagage si je puis ouvrir ma valise et prendre mon lunch, mais la réponse fut brusque, c'était un homme à qui nous ne pouvions parler qu'avec des pincettes et gantés de blanc; tout de même j'eus la permission, mais le coeur gros de ses réflexions je ne pris que quelques bouchées à la hâte. De retour au wagon des passagers, je rencontre une dame que je ne connais pas, très gentille, elle me questionne et me demande où je vais? A Duluth madame, lui dis-je. Vous me paraissez bien jeune mon garçon pour aller si loin, quel âge avez-vous...? 17 ans, madame. Ecoutez mon jeune

ami, mon mari est galphèteur de son métier, nous demeurons à Dé-troit, il y a beaucoup d'ouvrages, et sûrement qu'il vous placera en arrivant; de plus nous tenons une maison de pension. J'ai trois filles, celle-ci est ma plus jeune elle a 16 ans. Venez avec nous, mon mari est déjà allé à Duluth et il dit qu'il n'y retournera plus jamais. Impossible madame, ma valise est enregistrée pour Luluth, autrement je risque de la perdre. A ce moment, le conducteur nous annonce de changer de chars pour Port Huron, ensuite Sarney. A cet endroit les wagons traversent sur des chalands sans la locomotive, rendu de l'autre côté nos bagages passent par la douane, et de là il faut faire trois milles pour se rendre au quai du bateau, cette distance est parcourue en voiture tirée par 6 paires de mules, c'est un trajet long et monotone et les arrêts sont fréquents. Une fois rendu au bateau, j'apprends que je dois embarquer et que les valises et bagages suivront par le prochain bateau. Il fut décidé de retarder le voyage, je me rends

à un hôtel tout près appartenant à un nommé Jean Deslaurier et je demande une chambre; mais l'hôtel est rempli de voyageurs. Si vous voulez coucher dans le hangar, me dit le maître d'hôtel, il y a là un bon lit et je vous donnerai de bonnes couvertures, .25 sous pour la nuit. C'est bien je coucherai là, d'ailleurs, laissez-moi vous dire que je n'ai pas le choix. Le lendemain, je visitai l'entourage. Lorsque vers 4 heures de l'après-midi je retourne à l'hôtel, on me dit que le bateau pour Luluth partait dans quelques minutes; hâtez-vous si vous voulez partir. Alors je me rends au comptoir, je paye ma chambre d'occasion, et je cours vers le bateau. Rendu sur le quai, je demande à l'homme proposé au bagage si ma valise était à bord. Non, me dit-il, embarquez et les bagages suivront. Mais comment embarquer sans ma valise, sans manger et sans argent. Embarquez, embarquez, me dit-il, le capitaine vous donnera à manger à bord. Au moment où il allait enlever la passerelle, j'embarque. A 9 heures le lendemain nous sommes sur le Lac Huron, nous y passons la jour-

née; enfin le dimanche nous arrivons à Sault Ste-Marie, à cet endroit tous les passagers sont bien désappointés, un bateau venait de sombrer au pied du canal, impossible d'y passer avant 4 à 6 heures; une fois l'endroit dégagé, nous entrons dans le Lac Supérieur pour arriver à Marquette Michigan que le lendemain, mais encore là, une tempête de vent, impossible de sortir du quai, ce n'est que vers le soir que nous sommes partis. Durant la nuit nous arrivons à Hencoff Mich., c'est une place de mine de cuivre; de là, nous voyageons en pleine baie, à Baie Field Michigan. Nous passons une petite place du nom de Washborn, c'est alors que je me souvins tout à coup d'un nommé Alphonse Beaumont de Muskegon, je connaissais cet homme parce qu'il avait acheté une terre l'hiver précédent près de chez nous, seulement il déménagea par la suite bien loin avec la compagnie pour laquelle il travaillait, et d'après ma mémoire c'était bien Washborn qu'il habitait, mais j'appris qu'il s'était cassé une jambe accidentellement. Je pris des informations pour savoir où il

demeurait, un jeune homme me dit: A un mille du quai, le long de la ligne du chemin de fer, la première maison à gauche. Je décidai de m'y rendre, mais le jeune homme me conseilla d'attendre le Capitaine et qu'il y avait un bien gros bagage à décharger en arrivant; je pensai que ce serait une belle occasion d'y aller à ce moment. De retour, j'appris encore que nous en avions pour trois heures à décharger le fret, c'est un avantage unique pour moi de lui rendre visite. Je pars en coup de vent c'est le soir, il fait noir. Je suis la ligne du chemin de fer et traverse un ponceau trassel; je descends le ramblais, dumpe de sable, je m'accroche les pieds et je tombe, je me relève pour me les accrocher de nouveau. Cette fois je me prends dans de la broche barbelée, déchire mon pantalon et je me fais une longue égratignure à la paume de la main, ça saigne beaucoup; je n'ai pas vu cette broche, il fait si noir, j'avais si hâte de me voir rendu chez Alphonse Beaumont. C'est bien là,

une maison seule, la première à gauche, je me rends à la porte, j'écoute, pas de lumière. J'approche davantage, j'écoute de nouveau, j'entends des voix à l'intérieur et justement ils sont en train de faire la prière du soir, je les laisse finir et ensuite je frappe à la porte. Qui est là...? Je suis un frère d'Anicet Tremblay de St-Bruno, Lac St-Jean. Sur ces paroles la porte s'ouvre en vitesse et toute grande. Entrez, mon ami, les gens du Lac St-Jean sont tous les bienvenus ici. Rassuré de ce bienveillant accueil, j'entre. Les questions pleuvent de toute part. On me demande des informations de tous les rangs de St-Bruno, c'était facile pour moi de répondre, parce que je connaissais tout le monde comme des parents. Enfin il me demande où je vais? A Duluth. Non! ne va pas là, reste avec nous ici. Impossible ma valise est enregistrée pour Duluth, de plus je ne veux pas perdre mon linge. Ta valise elle est perdue tu ne la verras plus, aussi bien de rester ici avec nous. Impossible même à ce risque, je

dois me rendre à Duluth. Crois-moi, mon ami, tu ne reverras plus ta valise, elle est perdue pour toujours. Malgré les instances de Beaumont, je retourne au bateau quand même. Trop gêné, je pars sans prendre une seule bouchée, pourtant j'ai l'estomac rendu dans les talons; je dois vous dire que la seule nourriture prise depuis mon départ de Québec fut les quelques bouchées que j'avalai à la hâte lorsque je demandai la permission d'ouvrir ma valise à Kingston, après 8 jours. Enfin, le lendemain, me voilà rendu à Duluth. Sur la route je rencontre trois jeunes gens. Parlez-vous français mes amis? Bien sûr que nous parlons français, nous sommes des pur sang canadiens. Vous êtes étranger dans la place? me dit l'un d'eux. Oui, j'arrive à l'instant, lui dis-je. Et il poursuivit: Enchanté de vous connaître, ça fait du bien au coeur de voir des gens de par chez-nous tout frais arrivé, cela me donne le mal du pays.

Peut-être que je n'en suis pas exempt malgré que j'arrive,

est-ce qu'il y a de l'ouvrage par ici, MM.? Attends un peu mon ami, je m'occuperai de toi tout à l'heure, juste le temps de reconduire mes amis à la station et je viens, attends-moi au quai. C'est bien je vous attends. Seul, livré à mes propres pensées, je me dis: Ma première rencontre n'est pas trop mal, il y a sûrement beaucoup de canadiens ici. Sur ces réflexions je vois à ma grande surprise un gros Buffalo Boat qui accoste au quai; il est semblable à celui qui m'a conduit ici. Je pense à ma valise, tout à coup elle est sur ce bateau; aussitôt la passerelle déposée sur le quai, je monte sur le navire et j'y vois aucun fret, mais par une petite porte ouverte je vois plusieurs valises et dans un coin seul, j'aperçois la mienne. Je saute de joie et me précipite dans l'appartement, saisissant la poignée je la traîne jusqu'à la passerelle; je donne alors mon coupon et je la descends sur le quai, au même moment mon nouveau compagnon arrive. Tiens ta valise est arrivée? Nous allons la transporter à l'hôtel chez Morin, c'est tout près d'ici, ce sont des Cana-

diens qui viennent de St-Prime, Lac St-Jean. Une fois ma valise déposée à l'hôtel, mon compagnon se rend à l'hôtel de ville. Je me rends à sa maison de pension tel que recommandé; c'est une maison peinturée en vert, habitée par des nommés Lalonde, gens très sociables et charitables. On me dit qu'ils avaient déjà fait la cuisine dans des camps en Colombie Britannique. Durant l'après-midi, je visite un peu partout. Sur la route un homme me demande si je veux travailler. Bien sûr, combien payez-vous par jour? 8 bittes, fut la réponse. J'accepte, ce à quoi je croyais que 8 bittes représentaient \$2.00 dollars, mais non ce n'était qu'une piastre par jour; mon travail consistait à pomper l'eau d'un trou d'aqueduc. Le jour le soleil est de plomb, mais la nuit est froide; après trois jours et trois nuits, je me sentais sur le point de défaillir car n'ayant pas mangé depuis mon départ de Québec, juste quelques bouchées orisent à la hâte à Kingston, ceci représentait un jeûne presque

complet de 8 jours; à ce moment, arrive sur le bord du trou un homme de forte structure, il me dit en français: Tu es Canadien mon ami? Oui... Et tu travailles comme ça depuis trois jours et trois nuits dans l'eau, tu n'es pas habitué à cette température, certain que tu vas être malade, viens-t-en ici, monte. Mais je viens de commencer ce travail, ils ne voudront pas me payer. Viens... Viens... suis-moi ils te paieront bien.

C'était un homme de 6 pieds aux épaules carrées et apparemment fort comme un ours. Ayant confiance en lui je marche sur ses talons; rendu à l'office de la Compagnie Water il leur parle en anglais. Après quelques hésitations, je suis payé, rubis sur l'ongle, pour chaque heure de travail; j'en conclus, que si ces gens étaient durs de paye, ils changeraient d'idée devant les menaces de faire un grand ménage dans le bureau. Après l'avoir remercié de ses bons offices, je me rends chez les Lalonde. Le lendemain,

quelqu'un me demande en bas, je descends, quelle ne fut pas ma surprise de rencontrer Hector Bolduc dont la soeur avait travaillé chez nous pendant trois ans au salaire de trois sous par jour. La conversation fut animée, je lui appris que je partais le lendemain pour Washborn. Spontanément il me dit qu'il partait avec moi. Nous prenons le bateau qui traverse la baie, rendu à Washborn je me rends chez les Beaumont, Bolduc se rend à l'hôtel. Au cours de l'après-midi il vient me rejoindre mais je ne puis rien faire, je suis malade, dépaysé; même sur les instances de Madame Beaumont je refuse d'entrer à la maison. Les douleurs sont fortes, je me roule sur le gazon et les crises sont de plus en plus fortes. Beaumont, lui-même, inquiet insiste pour que j'entre chez lui, mais inutile, je crains trop de les déranger. Sa femme inquiète, vient me couvrir d'une épaisse couverture de laine, souvent elle m'apporte une tasse de thé bien chaud. La deuxième journée, Alphonse vient me voir avant de partir pour l'ouvrage, sa femme

m'apporte un bouillon chaud à l'occasion. Tous les deux insistent pour que j'entre à la maison, peine perdue je refuse, l'estomac aussi refuse d'absorber le bouillon. Durant l'avant-midi, Mme Beaumont revient me voir, elle pleure, mais je pense que sa douleur est moindre que la mienne; ayant un moment de répit je lui dis: Pourquoi pleurer sur moi, vous n'êtes pas ma mère? Sur ces paroles elle éclate en sanglots et cours vers la maison. Je la regarde entrer, comment cette femme étrangère pouvait-elle avoir le coeur d'une mère, je ne pouvais croire de mes yeux la sensibilité de cette dame. Et je pensais heureusement que ma propre mère ne me voit pas dans cette position, elle mourrait bien de peine, son tout jeune fils tout seul comme ça, bien malade et à l'étranger. Mais les crises deviennent de plus en plus fortes, certain que je ne pourrai tenir le coup; le plus fort de mon mal était dans les intestins, probablement dû à mon long jeûne et aussi à la chaleur et au froid des derniers jours, trempe continuellement jusqu'à la ceinture. Je sens venir une autre crise sûrement que

c'est la dernière je vais mourir, je me préparais et remettais ma vie entre les mains de ma bonne mère du ciel. De grosses sueurs froides coulaient sur mon front et sur ma figure, et je pense toujours à ma mère à Bagotville; je me roule de toutes mes forces sur l'herbe en priant Dieu et la Vierge Marie, d'avoir pitié de moi, ils ont entendu, voilà que mon mal s'en va, les crises suivantes vont en diminuant, elles sont moins fréquentes et moins longues. Regardant vers la maison, je vois madame Beaumont qui se dirige vers moi; elle apporte un bouillon chaud dans une tasse, je me sens mieux et je prends le bouillon; j'en absorbe une partie et le coeur rejette le reste. Le même soir j'entre à la maison; le lendemain, je suis debout mais c'est à peine si je puis me mettre un pied devant l'autre et maintenir l'équilibre. Le 6ième jour je me rends au moulin pour travailler mais la petite gang casse. 100 hommes sont sans ouvrage, le foreman m'appelle: Tu cherches de l'ouvra-

ge, mon jeune? me dit-il. Oui monsieur. Alors suis-moi. Tiens enlève ce bois et nettoye la place. Le lendemain il y a du bois d'arrivé, la gang revient au travail, alors le foreman m'appelle, me place entre deux rouleaux, c'est ta job débarrasse la petite gang. Ah! mes amis, l'ouvrage le plus dur qu'il peut y avoir dans un moulin à scie. Alphonse Beaumont qui travaillait près de moi s'approche et dit: Tu ne pourras jamais faire cet ouvrage, Alphide, va-t-en à la maison. Non...! laissez-moi faire, j'ai beaucoup sué; je voyais les jours longs et interminables, mais je crois que cette suerie régulière de tous les jours me sauva probablement de toutes complications; je vous assure que cela nécessitait beaucoup de volonté et d'énergie, pour les premières semaines.

Une fois le sciage terminé, au mois de novembre, après quelques semaines de repos, plusieurs parmi nous, montèrent dans la forêt pour faire la coupe du bois. Au printemps, les chantiers finis,

en compagnie de Grand'Maison et de Moise Couvillion nous construisions un trassel pour le chemin de fer, mes deux compagnons étaient des citoyens de Maisonneuve, Montréal. Une fois ce travail fini je retournai au moulin, j'y passe l'été, et une partie de l'automne après quoi je retourne en forêt, malheureusement je me blesse au bras avec une scie. Après une convalescence d'un mois, je retourne au moulin. Au mois de juillet je reçois une lettre de chez nous m'annonçant le mariage prochain de ma soeur, tous insistent pour que je sois présent, alors c'est ma démission. Une surprise m'attend, un banquet est servi en mon honneur et à l'heure du départ tous me reconduisent au train, c'est un Hourra général, ils chantent: "Il a gagné ses épaulettes", les voyageurs me regardent et se demandent quel personnage important prend le même train qu'eux. A l'arrivée du train je suis littéralement porté sur le marchepied du wagon sans toucher terre et au départ des mouchoirs de toutes couleurs s'agitent et un au revoir de tous. Jamais je fus témoin d'une telle ovation improvisée

Je laissai à mon départ une partie de mon coeur avec mes compagnons de travail, et l'autre rentrait avec grande joie dans son pays natal. J'ai réalisé alors une fois de plus que la gêne ne doit jamais primer en aucune circonstance, sans faire souffrir inutilement et injustement celui qui ne sait la dominer; car partout il y a des gens sympathiques qui ont peut-être soufferts comme moi et sont toujours charitables, prêts à se dévouer pour les autres. Le trajet du retour est long et monotone probablement parce que j'ai hâte de me trouver à la maison, pour voir mes parents et mes amis. Enfin me voilà à Chicago, Port Huron, Toronto et Montréal. Je commence à respirer l'air du Québec; que c'est bon. C'est samedi aujourd'hui, je vois beaucoup de jeunes filles se promener sur la rue St-Jean, leurs toilettes sont de couleurs variées, elles sont attrayantes et gentilles en compagnie de leurs amis. Tous semblent se balader sans destination précise; je me sens plus seul que jamais et j'ai hâte de revoir la maison, je me rends au quai et prends le Richelieu, le lendemain

dimanche à une heure je mets les pieds sur la passerelle, exactement à la même date que je suis parti, le 4 août, après deux ans d'absence tel que promis à mon père. Mon retour est célébré avec grande joie et coïncide avec l'heureux événement des noces de ma soeur Eva.

DEUXIEME VOYAGE

Après quelques mois de repos, je décidai de rejoindre mon frère Johnny à Passe-Dame. Arrivé à cet endroit, j'appris avec déception que mon jeune frère était parti; je décide de me rendre à Landstone dans le Pennsylvanie avec l'intention de contracter de l'écorce de pruche. Je signai un contrat le 28 avril, après quoi je télégraphiai à mon frère de me rejoindre à Landstone; j'étais sur le point de partir avec mes hommes pour la forêt lorsque voilà mon frère qui arrive; nous nous rendons sur les lieux et nous faisons le découpage de l'écorce de pruche jusqu'à l'expiration de mon contrat qui se termine le 8 août.

Nous avons travaillé du petit jour à la noirceur, souvent l'ambition de mes hommes fut tel que souvent je les surprénais en train d'écorcer la pruche à la lueur d'un fanal, ces gens travaillaient à la job. Ici il faut vous dire que nous avons à combattre les maringouins, vous pouvez vous imaginer écorcer du bois en pleine sève surtout durant juillet, nous étions littéralement entourés de moustiques gros comme le pouce et affamés comme des loups. Ce contrat terminé, plusieurs de nos compagnons se dirigèrent vers le Klondike à la recherche d'or dont nous entendions parler si souvent, mais Johnny et moi, nous décidâmes de nous rendre à Tacoma sur la côte du Pacifique. De retour à Buffalo, nous passons deux jours visitant à l'occasion. Nous visitons une très grande église et nous en profitons pour renforcer nos devoirs religieux. Après quoi nous achetons nos billets pour Tacoma au prix de \$85.00 chacun et nous voilà en route pour le très long voyage. Arrivé à St-Paul, Minneapolis, nous assistons comme voyageurs à l'inauguration d'un nou-

veau chemin de fer électrique sur une distance de 12 milles, le voyage est gratuit, c'est du très grand nouveau pour nous; nous repartons de St-Paul à 7 heures du soir. 6 jours en train, arrivés à Régina, nous sommes informés que ce fut ici le 16 mai 1885 qu'eut lieu l'exécution de Louis Riel; nous étions en 1887 j'ai alors 20 ans. Sur ce long trajet, je remarquai que les plus gros villages se trouvent le long du chemin de fer près des stations; à maints endroits je remarque qu'il y a d'immenses accumulations d'ossements de buffalos; dans le temps ces animaux y régnaient en maître et en abondance. Après des observations nous sommes rendus à Calgary; encore là mon attention fut attirée par la présence de groupes de 100 à la fois, de métis qui descendent la falaise, leurs tentes sont montées aux pieds des montagnes, ils sont très pauvres et leurs conditions sont déplorables. Une grande partie d'entre eux presque nus, ils font peine à voir. Plus loin nous pouvions voir les montagnes, plus nous en approchons, plus elles sont grosses. Nous nous

demandons par où allons-nous passer il semble y avoir aucune ouverture possible. Le lendemain nous trouvons les montagnes encore plus grosses et plus terribles, plus escarpées que jamais, c'est à en faire tourner la tête. Finalement nous suivons un fleuve, ses eaux se culbutent, s'entrechoquent, se bousculent, et aux pieds des précipices sont couvertes d'écume; regardant en arrière, en avant, de côté, il n'y a que des montagnes. Le lendemain c'est la journée du délassement. Débarqué du train nous en profitons pour visiter. A un endroit, il y a sous nos pieds un précipice si profond que du plus près de la rampe, nous ne pouvons voir le fond; à d'autres endroits, les profondeurs sont remplis de roches cassées qui proviennent, souvent de toute la hauteur du cap, certain que des roches tombant de hauteurs pareilles, causaient un tremblement de terre chaque fois. Plus loin en avant de nous, il y a des taches blanches sur les plus hautes montagnes tout près des neiges, ce sont les glaciers où

la neige demeure éternellement, la cime de ces glaciers ressemble à la marée, elle avance et recule suivant la saison. Tiens nous voilà qui longeons les caps, c'est sombre, le chemin est couvert de rocs solides; le lendemain quelle surprise, les montagnes sont couvertes de neige et dans la vallée de grands champs de verdure, de la vigne et des fruits en abondance, c'est magnifique. En a-t-on vu des montagnes, à certains endroits le long des cours d'eau nous pouvons voir d'immenses quantités de saumons accrochés sur des séchoirs, plus nous avançons vers le Pacifique plus les décors sont intéressants. De ce merveilleux pays, nous avons encore 150 milles à parcourir avant d'atteindre Vancouver; mais nous sommes déçus car la ville ayant subi une conflagration, elle était en reconstruction. A cette même occasion nous sommes invités à visiter sur le quai même une pièce de bois de 24 pouces carrés d'une longueur de 200 pieds, nous de l'est, nous ne pouvions y croire si nous l'avions vu de nos propres yeux.

Nous prenons ensuite le bateau;

propriété du Pacifique Canadien, il porte le nom de "PREMIER". Finalement nous approchons Seattle, les marins sont prudents, il y a une brume très épaisse, du bateau nous percevons des sons de musique, c'est une fanfare, entre autre le son d'une clarinette nous parvient très clair dans le calme, la musique de cet instrument est très belle, émotionnante même, je dirais. En approchant de terre la brume s'élève et voilà que nous pouvons distinguer la silhouette d'autres navires qui sont ancrés au quai. Une fois la passerelle descendue sur le débarcadère, nous mettons pied à terre, alors, nous en profitons pour visiter. Une chose qui m'intéressa surtout ce sont les rues qui ont 100 pieds de largeur et les avenues 80 pieds. J'appris par la suite que ces tracés de rues furent faits par des ingénieurs de la Nouvelle-Angleterre, sans doute ces gens avaient passés par Boston. Nous nous dirigeons ensuite vers Tacoma et en cours de route nous rencontrons un barbier, c'est un canadien, et même une vieille connaissance, il demeure sur la 4ieme rue. Le reste de la journée

nous visitons la ville, le dimanche après la grand'messe nous allons rendre visite au barbier, alors nous parlons de voyages et de nos intentions futures, sur ça il nous conseille de se rendre à Montézéno, il y a là la construction d'un chemin de fer. Johnny et moi nous nous décidâmes d'y aller et de se rendre à ce qu'ils appellent la forêt noire. Quelle ne fut pas notre surprise de constater la grosseur des arbres de 5 à 7 pieds de diamètre même à 12 pieds de la souche, c'est surtout un mystère pour nous. Quels moyens faut-il prendre pour abattre ces colosses? En suivant un sentier, nous voilà à une tente, il y a déjà sur les lieux 25 hommes; pas de place. Le soir venu, par mesure de prudence contre les attaques possibles de serpents, Johnny et moi nous couchons sur une souche de 7 pieds de diamètre, il y avait amplement de place pour deux personnes, et nous avons passés une bonne nuit. Le lendemain, nous suivons un grand chemin, en cours de route nous faisons la rencontre d'un contracteur. Vous cherchez de l'ouvrage mes amis, nous demanda-t-

il? Oui. Vous êtes de ce pays, il est facile à voir par votre langage; vous venez de la Nouvelle-Angleterre n'est-ce pas? Oui nous venons de Pennsylvanie. C'est bien continuez votre route, en suivant ce grand chemin vous allez voir mon camp c'est tout près d'ici, entrez, cuisinez, et reposez-vous jusqu'à mon retour; après, nous commencerons la coupe de bois. Allez et à bientôt. Je fis la remarque à mon frère, il semble que ces gens n'ont pas la même mentalité que ceux de Duluth, nous sommes reçus comme des gens utiles à quelque chose. Le lendemain le patron arrive, nous étions déjà en voie de couper l'un de ces fameux colosses de 7 pieds de diamètre; ne connaissant pas la manière de les faire tomber, nous étions en frais de fendre ceux déjà coupés. Mais, monsieur, ils ne veulent pas fendre. Le patron nous dit alors: Vous savez, mes amis, ce bois ne fend pas tous. Alors nous apprîmes comment en venir à bout, et fort surpris de constater que deux bûches de 7 pieds de diamètre, 4 pieds de long

donnent 4 cordes de bois, d'un jour à l'autre nous travaillions de mieux en mieux; nous abattions des arbres que nous coupions à la tête laissant encore là une coupe de 52 pouces et ceci à 180 pieds de la souche, cet arbre nous donna 70 cordes de bois. De cet endroit nous transportons ce bois à la rivière avec un cheval, et de là nous utilisons un chaland pour le transporter jusqu'à Aberdeen. Mais nous sommes obligés d'attendre la marée. Pour le gros bois non en corde, il nous faut faire des chemins, niveler le terrain, construire des trassels jusqu'à 24 pieds de hauteur; le chemin terminé, nous mettons tout ce bois en Roulloué, mais pour obtenir le succès sans endommager le bois et en même temps éviter qu'il ne se casse en tombant, le travail de nivellement doit être fait minutieusement, car ces arbres en tombant mènent un tapage infernal, la terre tremble et les vitres des maisons même à 4 milles de distance frémissent et résonnent. En bil-lots ces arbres donnent de 1,000 à 8,000 pieds de bois, une fois coupés les contracteurs utilisent

É paires de boeufs pour tirer ces billots à la laidaine, la laidaine est une espèce de roulloué, dont on se sert pour charger ce bois sur des wagons de chemins de fer construits spécialement pour ces fins; une fois ce bois chargé sur les wagons, une paire de chevaux tire la charge sur les rubans d'acier, une fois les billots enlevés et chargés sur les wagons, nous passons jusqu'à 9 fois pour ramasser le reste.

Pour que les boeufs puissent tirer ces billots géants à la laidaine tout ce bois est écorcé afin qu'il glisse, autrement les boeufs ne pourraient le tirer, la coupe de ces billots se termine lorsque le bois ne produit plus de sève.

Après cette première expérience, nous entreprenons un contrat avec la Great Northern Pacific pour faire le terrassement de chemins de fer, le travail est dur, les journées sont longues et l'entreprise est compliquée, à cause du nettoyage à fond. Après 4 mois nous arrivons en face

d'Aberdeen, nous étions en septembre, à l'occasion nous visitâmes Pitsonpoint, c'était une place nouvelle sur le bord de l'Océan Pacifique. Sur le bord de la plage un écriteau nous prévenait de ne pas s'aventurer trop loin du bord à cause des vagues qui en retournant nous tiraient vers la mer. Nous visitâmes aussi avec l'intention de s'acheter des terrains, l'endroit était simplement magnifique, idéal, surtout très pratique pour établir une place de villégiature. Chose curieuse, au fond de la baie, il fait très chaud, souvent nous surprîmes le thermomètre à 105 degrés, mais à l'ombre des arbres et sur le bord de l'Océan, la brise nous force de mettre un gilet assez chaud. Indécis, nous décidâmes de se rendre à Ocastey avec intention de prendre un autre contrat de terrassement pour le chemin de fer, mais cette fois la compagnie exige à ce que les souches soient complètement enlevées et brûlées. C'est un travail très long et pas facile. D'après les expériences, il faut percer un trou avec un vilebrequin à longue

mèche, en faire plusieurs même dans les racines de surface, utilisant l'huile de charbon, ainsi la souche brûle lentement vers l'intérieur, une fois commencé, la gomme conserve le feu, seulement il faut surveiller les flammes lorsqu'elles viennent à percer l'écorce, car le feu meurt si nous n'avons pas la précaution de fermer le trou immédiatement. Ce problème fut pour nous plus grand que celui d'abattre ces colosses, alors nous sommes retournés à Aberdeen. A cet endroit une lettre nous attendait. Déçus nous apprenions avec regret que notre père était gravement malade et exigeait notre retour le plus tôt possible. De plus le médecin l'avait indéniablement condamné. Après réflexion je dis à mon frère: Si tu es de mon avis nous retournons immédiatement à Bagotville, si nous retardons, nous n'aurons peut-être pas la chance de le revoir vivant. La réponse de Johnny ne se fit pas attendre: "OUI, PARTONS...!" Sans plus d'hésitation, nous retournons à Tacoma. A cet endroit il y avait un cirque,

la troupe Barnum, ce fut intéressant. Des jeux de trapèze, des animaux savants, etc. De là, nous passâmes directement par Ottawa, Montréal et enfin après un long voyage nous parvenions à Québec. Mais il faut vous dire ici qu'en passant à Calgary nous en profitâmes pour acheter un souvenir. De grosses cornes de buffalos montées sur une planche de bois verni. Une fois rendus à Québec, nous passâmes la nuit à l'hôtel Mountain-Hill, le lendemain nous fûmes fort désappointés d'apprendre que le bateau Richelieu n'y était pas. Nous prîmes alors le Jacques-Cartier. Ce bateau n'est pas aussi luxueux. Arrivés à la Malbaie nous subissons la plus furieuse tempête, des vagues comme nous n'en avons jamais vu auparavant. Notre bateau est balotté comme une coquille de noix sur l'eau. Cette tempête a causé beaucoup de dommages sur la terre ferme, des poteaux chargés de fils électriques cassés, des clôtures jetées à terre, des toits de maisons et de granges arrachés, en un mot il y a beaucoup de dommage. Nous entrons dans le Saguenay au petit jour, en passant devant le

cap Trinité, nous ramassons un naufragé, pour ne pas être emporté par les vagues il avait une corde attachée autour du corps et l'extrémité attachée à l'écoute de sa voile. Immédiatement une chaloupe fut jetée à la mer, il fut ramené au bateau, c'était grand temps car il était épuisé. Le capitaine lui donna les soins requis et l'enveloppa de chaudes couvertures de laine, nous fîmes une courbe pour le déposer au petit village de la descente des femmes. A cause du retard, le capitaine du navire nous avertit que nous nous rendons immédiatement à Chicoutimi afin de profiter de la haute marée. Le coeur un peu gros, nous passons devant la maison chez nous, mais pour avertir les gens de Bagotville qu'il y a passagers à bord, le bateau fait retentir son sifflet trois fois, et hisse le pavillon, ce signal veut dire qu'il arrête au retour de Chicoutimi. Arrivé durant l'après-midi au quai de Bagotville, une voiture nous attend, il y a beaucoup de monde, surtout des curieux, ce qui les intrigua le plus c'était de voir les grosses

cornes de Buffalo que nous avons avec nous.

Arrivés à la maison, nous sautons tous deux de la voiture et courons vers la cuisine, papa bien que très malade rit, mais maman pleure, c'est une grande joie de se revoir tous, mais une ombre voile nos coeurs quand nous réalisons que notre père est bien changé.

Papa très heureux de notre retour semble prendre du mieux, beaucoup de parents et d'amis se réunissent à la maison et il faut conter 100 fois la meme chose; je suis toujours le plus occupé à narrer nos aventures, Johnny n'est pas un parleur, mais une chose certaine c'est que mon frère attire constamment et plus que moi les regards des jeunes filles. Mon frère c'est un bel homme bien bâti aux cheveux blonds, au teint clair et à la peau douce et satinée; jeune homme de 6 pieds et un pouce, il était l'idole des jeunes demoiselles de tout l'entourage qui ne cessaient de parler de lui. Mais c'est un garçon bien gêné qui craignait de faire le

premier pas. Mon père est souriant, il prétend qu'il va guérir, mais ce mieux ne devait pas durer; la maladie le ronge, il diminue de jour en jour et il me demande continuellement à ses côtés. Ses souffrances le tiennent au lit, fatigué d'un côté, je dois le tourner et le retourner continuellement et pour éviter les douleurs j'utilise son drap. Finalement la maladie l'emporte, il mourut de l'appendice aiguë le 12 novembre. Avant de mourir il donna tous ses biens à Elie qui est marié et a plusieurs enfants. Johnny et moi nous approuvons. Après le service ma mère était inconsolable, nous faisons de notre mieux pour lui aider et nous sommes demeurés ainsi à la maison pendant deux mois. Durant cette intervalle nous avons fait la récolte. Au 22 décembre, nous visitons nos parents de St-Bruno, St-Jérôme, Iberville, Roberval et Normandin. A ce dernier endroit la neige est abondante et un très grand froid sévit sur toute la région.

De retour à la maison, nous dé-

cidâmes de retourner en Pennsylvanie faire l'écorçage de la pruche. Je partis donc le premier dans l'intention de prendre un contrat le 24 avril je passe par Québec et me rends directement en Pennsylvanie. Je pris un contrat de 2800 cordes d'écorce de pruche, alors j'avertis mon frère de venir me rejoindre et d'amener avec lui 22 hommes. En plus un cuisinier et sa femme font les préparatifs pour arriver le 2 mai. A Rochester un prix spécial est accordé au groupe, un char spécial est ajouté au train à leur intention. En plus la compagnie de chemin de fer met un représentant à leur disposition pour les conduire jusqu'à destination soit "MONTFORT" le voyage se fit sans trouble et sans inquiétude.

Dès leur arrivée, nous nous rendons immédiatement en forêt, la planche pour la construction y était rendue. Le lendemain nous logeons dans nos camps; le surlendemain, je me rends à l'endroit le plus rapproché, soit Couchi, à 11 milles de nos camps. A mon retour le travail commence. Tous sont encouragés. Ils travaillent au contrat

les journées sont longues, souvent ils écorcent la pruche au clair de lune, nous avons rencontrés plusieurs serpents, mais ils ne sont pas dangereux. Une fois par semaine, je me rends à Couchi pour refaire nos provisions de bouche. D'habitude je pars du camp à 7 heures du matin et suis de retour vers une heure de la nuit; il y a beaucoup de chats sauvages, ils sont dangereux. Le long du parcours il y a 4 camps, tous des gens plus ou moins louches, je crains ces camps plus que les chats sauvages. Afin d'éviter d'être vu de ces gens, je voyage dans les portages la nuit et sans lumière. Aux approches je passe à travers la forêt, même le jour pour éviter leur attention. Mon frère craignait beaucoup pour ma vie à cause du montant d'argent que j'apportais avec moi. Souvent mon portemonnaie débordait d'une somme de \$1,800.00 piastres. De plus en plus les craintes grandissaient à travers le camp, plusieurs hommes venaient me rencontrer avec des fanaux, assez souvent il me restait encore trois ou 4 milles à faire. Pour ceux qui restaient au

camp, ils ne fermaient pas les yeux avant mon retour, tellement l'inquiétude régnait, mais par la suite afin d'éviter une telle tension d'esprit, je fus surveillé par mes propres hommes afin que je ne parte pas sans être accompagné.

Nous avons terminés ce contrat le 4 août. Après cette date, l'arbre n'ayant plus de sève, l'écorce colle, le mesurage terminé, à la satisfaction de tous ils retournent au Lac St-Jean, mais Johnny et moi nous demeurons sur les lieux, et faisons la coupe en billes des arbres écorcés. Une fois ce travail terminé, nous prîmes un contrat pour du bois carré de différentes dimensions. Toutes les semaines il fallait aller à Corresport soit à 30 milles de distance pour les spécifications, de retour je passais par Borri pour apporter le courrier, le trajet se faisant chaque fois à pied, je mangeais sur la route chemin faisant souvent que deux fois par jour; il ne nous restait que pour 4 jours d'ouvrage c'était au mois de décembre, nous partîmes à notre tour, cette fois pour Albani

j'y demeurai deux jours, mon frère Johnny se rendit à Concorde voir notre cousin Louis Tremblay, moi, je me rendis à Québec pour attendre Johnny et le cousin que j'avais pas vu depuis 10 ans. Enfin le 20 décembre nous étions chez nous à la vieille maison, les visiteurs débordaient, mais voilà que Cupidon s'en mêle, je tombe amoureux d'une blonde, mais ce n'est pas toujours la première que l'on marie, elle est charmante, gentille, mais je suppose que ce n'était pas celle qui m'était destinée. Nous partons de nouveau afin de rendre visite aux parents du Lac St-Jean, mais non sans regret à cause de la blonde, ce premier amour m'a fait perdre le goût du voyage, et je cherchai vraiment celle qui devait être ma compagne. Ce fut le 16 avril 1894 que j'épousai une petite brune de 98 livres, elle était maîtresse d'école. Par la suite nous nous rendîmes à St-Bruno j'ouvris alors un magasin, mais les affaires sont lentes, je dois m'occuper d'autres choses. J'engageai des hommes pour les Turner du Lac Edouard, à l'automne

je monte moi-même travailler pour ces mêmes gens comme contremaître. Avant de partir je fermai le magasin, jeune marié, l'ennui s'en mêle et les journées sont longues. Le dimanche je vais à la pêche comme distraction, mais impossible d'oublier, ma pensée est continuellement à St-Bruno. Pour comble de désarroi, je reçois une lettre de ma femme et elle s'ennuie beaucoup; impossible de laisser dans le temps, de plus le service du chemin de fer est lent et irrégulier deux fois par semaine. Un beau jour, je reçois la visite de son frère, et toujours la vieille tradition de la forêt nous allons à la pêche, mais je ne vis plus je suis inquiet, nous retournons le plus vite au camp. Mes inquiétudes vont grandissant, un pressentiment peut-être; arrivé au camp, il y avait un télégramme pour moi, je l'ouvre en vitesse: "Femme gravement malade, viens vite" signé de mon frère Tommy Tremblay. Que faire, trois jours sans train, je me rends à la station de Miquick, peut-être passera-t-il un train de fret, mais rien, alors je me rends au Lac Edouard, après une course de 40 mil-

les un autre télégramme m'attendait: Ta femme prend du mieux. J'arrive à St-Bruno, elle était debout, mais très faible, le médecin me dit que tout danger était passé. Vous m'enlevez un gros poids de sur le coeur, lui dis-je... Et la vie continue de plus belle.

LE DEBUT D'UN VILLAGE
ET L'ESSORT D'UN COMTE

- Disette de farine -

Dans le temps dans toute la région, il n'y avait pas de farine, la situation de cette denrée si nécessaire à la vie du pauvre surtout, aucun marchand proche ou éloigné, en avait l'ombre d'une livre, ce fut grâce à mon expérience et des connaissances acquises durant mes voyages dans l'ouest que je me rendis à Tilsonberg en Ontario chez les Tilsons. A cet endroit je fus fort désappointé car toute la farine en main était vendue et la production pour plusieurs mois d'avance était promise. Je sollicite, j'insiste pour l'amour de Dieu, ces gens sensibles

à la privation des comtés du Lac St-Jean acceptent enfin de me fournir un char de farine soit 410 poches dans les deux semaines qui suivent ma commande. Immédiatement par chèque je paie comptant et je retourne chez moi.

A la date promise, le fameux char de farine arrive à Hébertville Station, les gens avertis de cette grande nouvelle se rendirent sur les lieux, c'était une véritable ruche d'abeilles; près de cette voie d'évitement qui certes n'avait jamais vu chose pareille, dans ce lieu désert, car il faut vous dire que proche de là il n'y avait que deux cultivateurs, si ma mémoire ne fait pas défaut, leur nom était: Paul Brown et Louis Asselin.

Ayant prévu une telle situation, je m'étais construit un petit hangar de planches, je n'eus pas le temps de l'utiliser, c'était à qui serait servi le premier, mais comme l'argent était bien rare à cette époque, toutes les 410 poches furent écoulées quand même, en un temps record, mais comment? par 5 et

10 livres à la fois. Imaginez donc je sortis du wagon blanc comme un meunier. Immédiatement je commandai un autre char de farine mais non sans difficulté; comme dans le passé la production était vendue d'avance, la réponse fut: Acceptons de livrer un char mais dans un mois seulement. Je n'eus pas le choix, j'acceptai tout de suite, payable sur ordre à la Banque Canadienne Nationale de Chicoutimi.

Non satisfait de cette expédition à longue date, je m'adresse à un M. Wilson de Harden, Manitoba, j'obtins de ce fournisseur un char de 410 poches au prix de \$1.60 livrable immédiatement, la réponse fut oui, expédiez sans retard. Sur ordre de la même banque, mais de Harden à Winnipeg il y a 300 milles ce qui prit 40 jours, mais cette fois les cultivateurs ayant prévu l'arrivée du wagon, il fut vendu d'avance. Comme les prospects s'annonçaient de mieux en mieux, je commandai trois autres chars, toujours au même prix et aux mêmes conditions, mais je suis

à l'étroit, il faut agrandir les bâtisses, je construisis alors un hangar de 40 pieds par 25, deux étages. Dans l'intervalle de la date d'achat et l'arrivée des chars voilà que le prix de la farine monte d'une piastre la poche, ce qui m'aida considérablement à défrayer le coût de ma nouvelle construction. Les wagons arrivent les uns après les autres ce qui tient continuellement les cultivateurs sur les épines, et la petite région d'Hébertville Station bouillonnait d'activités; en peu de temps Hébertville devint un centre commercial qui nécessita des développements et d'autres constructions civiles et canoniques.

Les cultivateurs demandent d'autres produits; après consultation avec mon frère Johnny qui travaillait de coopération avec moi, ainsi qu'un certain curé de la région, j'accepte de la Dominion Co. 20 tonnes de sirop des Barbades au prix de 26 cents le gallon. Par la suite un autre achat additionnel demanda du capital et cette fois non moins nécessaire ce fut l'éclairage; donc il faut de

l'huile de charbon absolument. J'achète alors de l'Imperial Oil 25 barils de 40 gallons qui me furent expédiés dans des barils de bois, mais dû aux conditions atmosphériques 50% de cette huile fut perdue, c'était le genre d'expédition qui se faisait dans le temps même aux endroits éloignés, ce fut alors tout un problème pour compenser ces pertes énormes il me faut donc faire des améliorations, plutôt les inventer, je me fis construire alors un réservoir d'acier carré renforcé de barres d'acier aussi à l'intérieur, ce réservoir pouvait contenir 3000 gallons, mais là encore comment livrer cette huile aux marchands éloignés, je me fis construire 50 barils d'acier en grosse tôle galvanisée, d'une capacité de 50 gallons, le marchand en venant chercher d'autre huile faisait l'échange du baril.

La compagnie Imperial Oil ne pouvait comprendre comment je pouvais acheter tant d'huile et en faire la livraison sans perte dans des régions aussi éloignées, pour eux il devait y avoir anguille

sous roche, un procédé ingénieux, donc ils dépêchèrent leur ingénieur sur les lieux afin de faire une étude de mon commerce d'huile. Après information, celui-ci retourne à la compagnie avec son rapport et c'est de là que le baril d'acier parut sur le marché comme moyen efficace pour l'expédition de l'huile et plus tard de celui de la gasoline.

Sous la poussée de cette maison de gros, Hébertville Station ne cessait d'agrandir; ce fut en peu de temps un petit village impressionnant, un centre commercial, il fut alors question de construire une église et un presbytère. Après plusieurs entretiens, il fut décidé à l'unanimité de construire immédiatement l'église suffisamment grande pour la population, elle doit être de 60 pieds de long par 40 de large, une fois la permission obtenue de Monseigneur Labrecque de Chicoutimi le capital fut souscrit dû à la grande générosité des cultivateurs de l'entourage et des résidents du petit village d'Hébertville Station. Bien que les gens se montrèrent gé-

néreux, la rareté de l'argent sonnante ne permit pas de construire le presbytère immédiatement, alors un vicaire d'Hébertville Village vient faire la mission tous les dimanches. Son parcours est de 6 milles, quelque temps après le capital souscrit, le presbytère fut construit et un prêtre résidant en prend possession, ce fut le Révérend Curé Bouchard. A la demande de l'évêque, le Curé Bouchard résidera en permanence aux conditions bien explicites que toutes les provisions nécessaires à son soutien lui soient fournies gratuitement par le seul commerçant du village, ce fut alors Tremblay et Frères qui hérita de cet honneur, cette paroisse canonique doit couvrir une partie de St-Bruno et une partie de St-Gédéon.

Les événements historiques se succédèrent, tout le monde semblant heureux, et le comté du Lac St-Jean se développe à pas de géants.

En 1899, mon frère et moi, nous

eûmes le grand chagrin de perdre notre mère bien-aimée elle tomba gravement malade chez notre frère Tommy qui demeure à Roberval, nous fîmes alors transporter ses restes à Hébertville Station, avec la permission spéciale du Curé Barabé, la dépouille mortelle fut exposée en chapelle ardente tout près de l'autel, ce fut alors un grand honneur qui retombe sur tous les membres de notre famille, et une consolation pour mon frère et moi qui firent tant pour la construction de cette église.

Durant toute l'année précédente soit en 1898, les feux de forêt font de grands ravages et brûlaient encore même durant l'hiver en dessous d'une épaisse couche de mousse, nous pouvions voir ici et là des jets de fumée grise sous deux pieds de neige vers la Noël. Au printemps ce feu fit de grands défrichements ce qui malgré la perte considérable de bois fut une aide bénévole pour les cultivateurs et à la colonisation; l'été de 1898 fut très sec et au printemps il ne restait plus rien pour soigner les animaux; ce fut alors une

autre tâche pour Tremblay et Frères et qui nécessite du capital, il faut du foin pour nourrir ces animaux, je place alors une commande chez un nommé Michel Bourassa de St-Barnabé, ce comté avait obtenu une récolte superbe, je commandai un char qui fut vendu balle à balle. Ayant constaté que la race des animaux du Lac St-Jean dégénérait, je fis venir de ce même monsieur Bourassa un couple d'animaux Holstein; à l'automne le boeuf fut mis à la disposition des cultivateurs ainsi que sept béliers de race et le tout gratuitement. Dans le temps les moutons dans leur ensemble à l'automne ne pesaient que 35 livres au lieu de 45 à 50, et les boeufs et vaches de un an et demi pesaient 125 à 150 livres, on les surnommait les chandeliers, franchement les os leur perçaient la peau tellement ils étaient maigres.

Afin de donner plus d'essor à la culture dépourvue de produits, je fis venir un char de blé au prix de \$4400.00 piastres, en plus un char d'avoine Banner pour semence. Mais la compagnie Tremblay

et Frères étaient à court d'argent, elle-même. Sous les instances du Révérend Curé Roussel et afin de presser l'arrivée de ces graines si essentielles; envoye..! envoye, disait-il..! le curé paiera, et même vend à crédit si nécessaire. Quelle générosité. Son coeur d'apôtre imprégné d'initiative charitable était large et généreux.

Cet effort pour placer les colons en bonnes voies a coûté à ce bon curé la jolie somme de \$40,000.00 dollars, qu'il recouvrit par la suite, puisque Tremblay et Frères se portèrent garants, afin d'aider davantage à la colonisation éloignée. Je fis construire un bateau sur le grand Lac St-Jean, ce bateau avait deux hélices et mesurait 60 pieds de long par 12 de large; il coûta \$8,000.00 piastres. Il opéra par la suite sur le Lac St-Jean et même de nos jours après plusieurs réparations, il est supposé exister encore.

Lorsque tous ces produits importés furent mis en terre, après le feu de 1898, les récoltes furent

abondantes. Durant l'hiver suivant je vendis pour ces cultivateurs les récoltes à Carrier de Québec, le contrat était de 25 chars d'avoine livrables depuis cette date à février, il faut vous dire ici que la maison Carrier se moquait bien d'un tel contrat et espérait dans le fond que jamais je parviendrais à le remplir aux conditions convenues. Mais voilà que la livraison commence, les chars se suivent et plus les batailles avancent, plus le chargement se fait précipité, jusqu'à deux chars par jour, c'était de la belle avoine numéro I. Impossible à la maison Carrier de trouver raison de refuser les 25 chars. C'est alors que la confusion commence chez les acheteurs, un télégramme après l'autre arrive, pour l'amour du ciel arrêtez l'expédition... nous ne pouvons en loger une poche de plus; et moi je répondais, 10 chars en route c'est la balance.

De ma propre expérience sur 80 acres de terrain débarrassés par le feu, je récoltai 3000 mi-

nots de belle avoine, qui furent vendus chez un M. Tanguay qui la revendit dans le comté de Charlevoix pour fin de semence. Ce fut dans le temps la plus belle avoine jamais produite dans la région du Lac St-Jean, elle était comparable à celle de l'ouest.

Dans la même année, la récolte du foin fut abondante, l'année suivante la récolte manqua complètement dans le comté de Portneuf et Charlevoix, alors j'achetai une presse à foin, c'était une Hartel Victor, et nous voilà qui presse et nous expédions à mesure de 2 à 3 chars par semaine, ce fut ainsi jusqu'au mois de mai, le reste du temps la presse fut expédiée jusqu'à la Grande-Baie, et par la suite elle fit le tour du Lac St-Jean pour aider les cultivateurs.

Mais l'agrandissement d'Hébertville Station et de son entourage nécessite plus de développements. Il faut de la lumière électrique pour aider au développement de l'industrie. Je pris alors possession des chutes de la Belle Rivière à Hébertville Village soit à 6

milles d'Hébertville Station, j'en pris possession sous des droits d'esquater qui signifiait une loi passée en 1881 que toute personne qui fait du développement sur les terrains non chaînés de la province devenait propriétaire esquater (propriétaire Gratia et indéfini) alors je parcourus le comté pour prendre des parts au prix de \$100.00 dollars chaque, j'en vendis pour \$8,000.00 piastres ce qui permit les travaux préliminaires, mais il faut des dynamos, des transformeurs, la broche du courant et tous les accessoires utiles au bon fonctionnement d'un pouvoir hydro-électrique. La compagnie qui s'engageait à fournir ces moteurs et les autres marchandises demandait dans le temps \$6,000.00 piastres comptant, c'est alors que je convoquai une assemblée d'urgence des actionnaires. Après discussion le secrétaire, Elzéar Ouellette, fut autorisé de solliciter le montant des banques; il se rendit à Chicoutimi et ensuite à Roberval pour nous apprendre au retour que les deux banques refusent le prêt. Une nouvelle assemblée fut con-

voquée et à l'occasion les membres donnèrent main levée à la Maison Tremblay et Frères de disposer de leur mieux afin de combler les pertes possibles. C'est alors que je me rendis auprès des autorités de la banque de Roberval. Après avoir entretenu une assez longue conversation, j'obtiens sous la garantie de la Maison Tremblay et Frères \$3,000.00 dollars avec entente explicite d'obtenir trois autres mille plus tard car la compagnie électrique exigeait le montant comptant. Donc à mon retour j'envoyais à la compagnie mon chèque au montant de \$3,000.00 avec instruction d'expédier les marchandises, et la balance payable C.O.D. pour les trois autres mille.

Ce fut alors une grande joie parmi les gens d'Hébertville Station, et de tout l'entourage, car ils voient la possibilité d'obtenir la lumière électrique aussi les avantages qu'amèneraient ce nouveau développement pour la colonie naissante. "Apparence trompeuse" personne plus que moi-même peut réaliser le danger que comporte fi-

nancièrement l'organisation d'une telle entreprise à travers une colonie dont l'argent manque si souvent; il est nécessaire d'utiliser toutes les notes de la gamme pour atteindre le but, faire face aux réclamations, à l'entretien et aussi à la finance; de par mon commerce j'en sais quelque chose. Vendre c'est beau lorsque nous ne sommes pas dans l'obligation de faire des échanges. Vendre à crédit lorsqu'il faut acheter comptant; j'eus toujours devant moi cette saison morte, ces hivers interminables, il me fallut donc accepter des échanges à peu près équivalents, ce qui n'est pas toujours facile, un jour je m'aperçus que mon hangar est rempli à craquer de quartiers de boeufs échangés pour des produits vendus de première qualité, non exposé comme le boeuf à des pertes surtout. Lorsque le printemps s'en vient à grand pas, il faut faire quelque chose et vite, le marché est tranquille, pas de demande pour le boeuf surtout pour la qualité que les cultivateurs offrent en retour, ah! si l'hiver avait

duré tout l'été que d'inquiétudes évitées, mais le malheur des uns fait le bonheur des autres, toujours est-il qu'il faut entrer dans mon argent, je décidai alors que tout ce boeuf serait chargé dans un char et expédié à Québec. A cette occasion le forgeron de la paroisse décide de m'accompagner. Arrivé à Québec, je constate que les entrepôts sont presque remplis de boeuf, j'en passe quand même de petites quantités mais non sans recevoir des commentaires un peu désagréables, ces quartiers de boeuf que l'on appelle les chandeliers n'offrent rien de bien encourageant pour le marché, que faire avec du boeuf de ce calibre? La situation est sérieuse, je m'avise de l'offrir aux communautés religieuses, le prix fut de deux à deux sous et demi la livre, mais ces communautés ne peuvent disposer de toute cette quantité, il faut faire autre chose. Je loue une voiture, chargé de la balance nous voilà partis le forgeron et moi vers la côte Beaupré, vendant de maison en maison jusqu'à ce que nous soyons rendus à St-Tite des Caps, ce qui nous prit deux jours,

mais nous avons tout écoulé nos chandeliers à la petite pesée, par deux, 5 et 10 livres.

Arrivés à St-Tite des Caps de grande noirceur, mon forgeron qui avait déjà habité cette place rendit visite à ses parents et amis. Il était bien connu de l'endroit et il faut absolument que je le suive partout, lorsque nous eûmes fini la visite des parents et amis, il est alors 11 heures du soir mais veux-tu veux le diable, il faut rendre visite au curé de la paroisse, je lui dis mais c'est impossible de le déranger à une heure pareille de la nuit, 11 heures tu n'y penses pas. Viens, viens, disait-il, je le connais, et il sera fâché s'il apprend que je suis venu à St-Tite des Caps sans lui rendre visite. Mais je lui dis cela n'a pas de bon sens. Nous étions alors devant la porte du presbytère me prenant par le bras, je montai les marches sans m'en apercevoir, et voilà que mon forgeron frappe à la porte, il est couché, pas de lumière, je regarde à ma montre il est 12 heures exactement, une lumière s'allume, et

le curé vient ouvert, à la vue du forgeron, ce fut une explosion de joie, ils étaient de vieilles connaissances et se renouvellent réciproquement des faits passés, c'était à s'en tenir les côtes et rire jusqu'aux larmes. Lorsque nous eûmes célébrés cette occasion unique, le curé nous fit part des réparations faites à son église, beaucoup de nouveaux décors, sans compter qu'elles furent faites de ses propres mains, il en était très fier. Sous ses instances, il nous faut visiter son église et nous voilà en train d'allumer les lumières, il faut vous dire que c'est bien fait, de plus fraîchement peinturé, c'est magnifique. Arrivés à l'entrée, il nous annonce que sa cloche en est une toute neuve et elle sonne à merveille, voulez-vous l'entendre? Mais il est trois heures du matin, monsieur le curé, lui dis-je. Sans égard le voilà qu'il saute après la corde suspendue au mur et sonne à toute volée, ce fut un tapage terrible et très impressionnant d'entendre une cloche de ce calibre sonner aux petites heures du matin à la campagne. Re-

gardant dehors, je puis voir de petites lumières s'allumer ici et là chez les cultivateurs, et en moins de temps qu'il en faut pour le dire toute une armée de monde à demi-vêtu arrive en toute hâte à l'entrée. Qu'est-ce qu'il y a...? Qu'est-ce qu'il y a?... ce fut pour quelque temps toute une confusion, et notre curé s'aperçut à ce moment qu'il commit une grave erreur, sonner la cloche en pleine nuit est un signe de détresse, de perturbation, de désastre qui nécessite de l'aide des citoyens.

Après avoir renseigné ses ouailles qu'il n'y avait rien, mais tout simplement un témoignage de joie en l'honneur de ses nouveaux venus, dont le forgeron qu'il avait pas vu depuis des années, les bons cultivateurs retournèrent dans leur maison, les uns lacèrent leurs chaussures ce qu'ils n'avaient pas pris le temps de faire avant de partir, d'autres apportèrent leurs chemises sous leur bras sans plus de cérémonie, tandis que d'autres ajustaient leurs

bretelles.

Sans prendre de repos nous sommes retournés à Québec et de là nous prîmes le premier train de retour.

Dans l'intervalle le pouvoir électrique d'Hébertville Village allait d'avant, tout marchait rondement, et il fut mis en opération la même année; mais pour les deux premières années, le pouvoir marcha en déficit, et la troisième elle rapporta des profits substantiels aux actionnaires. Ce fut ainsi par la suite, toute l'installation finie et les imprévus construction, etc. elle coûta \$16,000.00 piastres.

L'entourage, voyant d'un bon oeil les développements d'Hébertville, ce fut alors une sollicitation des habitants et parents de Grande-Baie d'entreprendre la construction d'un pouvoir électrique pour cet endroit. Ayant déjà eu l'expérience de ma première, je savais tout ce que comportait d'inconvénients cette deuxième entreprise. Sous leurs instances,

je leur construisis un pouvoir qui coûta \$26,000.00 pour la mettre en fonction; ce fut ma dernière oeuvre au Lac St-Jean.

UNE GUERISON MERVEILLEUSE D'UN PARENT.

Un jour je recevais un appel téléphonique à peine perceptible car la ligne était très mauvaise, d'après ce que je puis comprendre c'est que l'un de mes neveux, fils de mon frère de St-Bruno, était gravement malade; toujours par des mots entrecoupés, je compris qu'il est en danger de mort, il me recommande de monter immédiatement peut-être que je pourrais le voir encore vivant.

Ce jeune homme de mon frère était en pleine maturité, à peine marié de quelques mois; durant l'hiver il coupa du bois dans les chantiers, et le printemps il en faisait la drave. Cette même année il y eut une température inusitée, un printemps hâtif, quelques jours de beau temps, la neige avait fondu partiellement et la rivière

avait débordée de son lit. Après ce doux temps, un froid intense avait à demi gelé l'eau sous la neige; ce qui rendait les approches très dangereuses. Voulant traverser l'une de ces rives avec ses chevaux, à un moment la neige baisse et la fine glace en dessous défonce, sa jument qui est jeune et fort vigilante, s'entremêla dans son attelage, se débatta tellement qu'elle planta la culbute, s'em-bourbant davantage et cette fois par-dessus ses mémoires. Comme il ne pouvait en venir à bout seul avec son aide, il envoya ce dernier chercher du secours à la plus proche habitation. Les premiers cultivateurs se trouvant à trois milles de cet endroit, à demi étouffé par son collier, menacé de se noyer, il n'hésita plus, se jettant à l'eau jusqu'à la ceinture, il coupa à l'aide de son canif l'attelage qui la tenait captive. Lorsque le secours arriva, les deux chevaux étaient sur le rivage en lieu sûr; la situation était sérieuse pour ce jeune homme trempé jusque sous les bras, et d'un froid pareil. Malheureusement ceux

qui lui portèrent secours, trop pressés, oublièrent d'apporter des couvertures; alors il fut conduit ainsi à la première maison sur une sleigh sous une tempête du Nord-Ouest, imaginez.

Lorsqu'il pénétra dans la maison chez sa belle-mère, il avait le frisson dans tous ses membres. Immédiatement son père fut averti, ayant constaté la gravité de son cas, tous s'accordèrent à dire qu'il en avait que pour quelques heures à vivre seulement, car son sang menaçait de se coaguler; impossible de le sauver, ce fut à ce moment que mon frère me téléphona pour m'annoncer la mauvaise nouvelle. Je fis atteler ma meilleure jument afin de me rendre au plus vite, la distance à couvrir étant de trois lieux (9) milles, la route est en mauvais état. Le dégel occasionne souvent des trébuchages, le dessus défonce sous les pattes de ma jument, il fallait être prudent pour ne pas lui casser, malgré tout cette pauvre bête était si vigilante qu'elle ne demande qu'à établir un record.

Arrivé sur les lieux, un homme prit ma jument par la bride, la conduit à l'étable, la couvre d'une épaisse couverture car elle était en savon; "ne soyez pas inquiet", j'en prendrai bien soin, me dit-il. Lorsque j'entraï il vivait encore, il y avait 4 hommes à ses côtés qui le tenaient de leur mieux, mais sous la force du mal il réussissait à se dégager de leur étreinte, prenait son lit d'une brassée et menaçait de tout briser. C'était un jeune homme imposant de taille et fort comme deux. Après avoir pris connaissance de la cause de ce malaise subit, immédiatement je commandai une cuve d'eau tiède, j'y ajoutai les trois quart d'une bouteille d'alcool et en plus deux cuillerées de moutarde sèche. Après avoir placé la cuve près du lit, deux solides gaillards lui tiennent les bras et deux autres, les jambes que je plaçai dans la cuve, je lui frictionnai les jambes de cette préparation ainsi que les pieds. Après quelque temps je m'aperçus que les poils sur les jambes de mon neveu venaient raides comme des clous et cassaient sous

sous mes mains; immédiatement je lui fis prendre une bonne ponce de gin bien chaud, je constatai alors une accalmie à ses douleurs, je le fis coucher et le couvrit de couvertures. Ensuite, une autre ponce de gin chaud suivit la première et il se fit un changement rapide, mais je pensai est-ce pour le mieux ou pour le pire, je n'en savais rien. Est-ce le retour à la vie ou le départ pour le grand voyage, ce qui m'inquiétait le plus c'est qu'après lui avoir donné une première ponce, ses nerfs n'offrirent plus aucune résistance, et de plus je savais que, dans des cas pareils, une grande suerie peut être fatale, aussi je le surveillai de proche. Je me plaçai d'un côté du lit et mon frère de l'autre, et nous croîsâmes nos bras par-dessus pour qu'il ne se débarrasse pas de couvertures de laine. A mesure qu'il transpira je lui enlevai une couverture et après quelques temps, je lui enlevais son sous-vêtement pour un sec; ce premier dégoutait d'eau. Remis à sec, je lui enlève plusieurs couvertures pour qu'il ne transpire plus et à un moment il se

raidit; je reçus un coup directement au coeur. Il est mort je me dis, ou il va passer. Me levant grand debout, je le pris par le nez et le brassai en l'appellant par son petit nom: Ah..! dit-il, que je suis bien, je ne me sens plus de mal, qu'est-ce que vous voulez mon oncle? Mais tu es pas mort. Bien non, me dit-il..! Au moins souffle, respire, lui dis-je!

"Que je me sens bien, mon mal s'en va". Je le tins sous ma surveillance jusqu'au petit jour et sa figure moins rouge perdait de fièvre; ce fut alors une joie spontanée dans toute la maison. Tout le monde souriait; "il va vivre, il va vivre, disaient-ils, c'est un miracle..! il est sauvé." Mais les femmes, plus sensibles, pleuraient en silence. Il n'y a pas de doute qu'il va revenir mais il faut continuer de le suivre de près pour qu'il ne prenne pas froid; moi je retourne ouvrir mon magasin pour 7 heures, il faut que je sois là. Et mon neveu de me crier: Mon oncle..! Mon oncle..! ne partez pas, je descends avec

vous. Ma femme...! ma femme...!
elle va mourir de peine et d'in-
quiétude. Mais c'est impossible...!
tu ne peux descendre avec moi.
A ces paroles il voulut se lever.
Il faut que tu restes ici une
couple de jours, et ensuite tu
pourras retourner chez vous mais
bien habillé et s'il fait beau.
Mais vous n'y pensez pas mon
oncle ma femme...! ma femme...!
elle est enceinte...! elle va
mourir.

Ecoute ta femme est moins ma-
lade que toi, je descends tout de
suite et en passant je lui dirai
comment tu es. Et plus que ça
je l'envoie te rejoindre ici; il
vaut mieux que ce soit elle qui
vienne que toi, c'est bien mon
oncle, vous lui direz de monter
si elle peut. Oui...! mais avant
de partir je lui fis prendre un
bon bouillon chaud, et recomman-
dant de ne pas lui donner de l'eau
froide à boire, donnez-lui de
l'eau tiède.

Comme promis à mon neveu, j'ar-
rête chez ma nièce, je frappe à

la porte: personne...! je frappe
de nouveau, pas plus de réponse,
je sonde la poignée, la porte
n'est pas barrée, j'entre, je me
rends à la cuisine, personne...!
je reviens dans la salle; au même
moment ma nièce ouvre la porte de
sa chambre, elle me regarde sans
dire un seul mot, les yeux tout
rouges, de grosses larmes coulent
sur ses joues: Ah...! mon oncle,
dit-elle, vous venez me dire que
mon mari est mort, inutile...!
inutile de me le dire, je sais,
je sais...! me regardant dans les
yeux, elle s'aperçut que ma figure
annonçait rien de semblable car
j'étais souriant, mais ma pauvre
nièce le pensait si bien mort
qu'elle ne pouvait croire à ce sou-
rire sur mes lèvres. Non...! ton
mari n'est pas mort...! et ne
mourra pas non plus...! il est re-
venu à la santé et même il voulait
descendre avec moi pour te voir:
ce fut un cri de joie spontanée
mêlée de pleurs, elle se jette
dans mes bras et me dit: C'est vous
qui l'avez sauvé mon oncle, il
n'y a que vous qui pouviez faire
cela...! Ecoute, ton mari veut te
voir tout de suite, vite avant

qu'il décide de venir lui-même, fais atteler la voiture et va le rejoindre, et dans deux ou trois jours tu pourras revenir avec, mais soyez prudent, prenez garde qu'il attrape du froid en route.

J'en aurai bien soin mon oncle. Merci...! Merci...! mille fois, que vous êtes fin mon oncle Alphide.

Profitant de la gelée, plus majument trottait plus elle voulait aller vite et à 7 heures juste j'ouvrais les portes de mon magasin comme d'habitude: Ce fut alors dans toute la région une histoire sans plus finir, tout le monde parle de la guérison de mon neveu. Pour ces gens c'était une guérison miraculeuse, mais pour moi ce fut une guérison merveilleuse comme tant d'autres que j'ai fait pour ceux qui me sont cher. Du dévouement il en faut, et faire le nécessaire en temps et lieu ne m'a jamais pesé...

LES DEBUTS DE LA TUQUE

Ce fut en l'année 1905 déjà connue de toute la région du Lac St-Jean et de beaucoup d'hommes d'affaires de Québec, que je fus sollicité d'aller faire une visite à La Tuque afin de me rendre compte par moi-même des possibilités d'un nouveau développement.

Dans le temps, le chemin de fer Trans-Canada avait été autorisé par le gouvernement libéral sous l'habile clairvoyance de l'Honorable Sir Wilfrid Laurier il était même en voie de construction, en même temps le chemin de fer Québec-Lac St-Jean était aussi en construction de Linton Junction à La Tuque, la distance déjà faite était de 15 milles sur 37 milles, ce dernier chiffre inclut aussi les voies d'évitements; cette balance de chemin devait se faire dans le plus court temps possible. Les estimés évalués de un et demi million de dollars et rendu à 15 mille lé capital manque. Le coût de cette partie de chemin terminée doubla les prévisions, soit trois

millions.

Lorsque je décidai de faire ma première visite à La Tuque, il reste encore une distance de 22 milles à faire, je me rendis de là à pied, en hiver dans la neige.

Après une première inspection sur les lieux et constaté que l'endroit ainsi que les chutes du St-Maurice, de la petite Bostonnais étaient prometteuses, je retournai au Lac St-Jean pour y revenir une deuxième fois en 1906. Dans le temps il y avait un contracteur de chemin qui demeurait non loin de là et profitant de cette visite je m'engageai à lui fournir un char de foin ainsi que d'autres provisions dont il a un besoin pressant. Au même voyage, j'ouvris un bureau de change afin d'accommoder les travailleurs; je plaçai le bureau à l'endroit que l'on appelle le fer à cheval à 6 milles de La Tuque.

Durant mon séjour à cet endroit, je reçus une lettre de monsieur Scott, surintendant du chemin de

fer du Québec-Lac St-Jean m'invitant d'aller m'établir directement à La Tuque. Il m'annonça en même temps que la chute du St-Maurice était vendue au Syndicat Barkey au prix de \$50,000.00 piastres, et que l'évaluation de son pouvoir électrique évalué à 50,000 forces de chevaux vapeurs, en plus l'acquisition d'une limite à bois de 200 milles sur le St-Maurice. C'est au même moment que j'appris que la maison Stuart et Tessier venait d'acquérir la même chute avec 5 grands lots de 150 acres du côté Nord et 12 acres par lot du côté Sud; je fus alors sollicité d'en faire l'administration.

Dans le temps il n'y a rien de décidé officiellement pour la construction d'une manufacture de pulpe. Vers le mois de juillet, je me rends à Ottawa rencontrer l'Honorable S.-N. Parent, président de la Commission des Chemins de Fer, en même temps l'Honorable Ernest Lapointe, Ministre de la Justice afin de mieux me renseigner sur les développements de La Tuque. Mais ces messieurs ne savaient rien

de plus que j'avais appris de M. Scott. Je me rendis alors à Québec et cette visite coïncida avec la catastrophe qui fit tant parler d'elle; l'écroulement de la 7ième merveille du monde. Ce fut le pont du chemin de fer qui reliait Québec à la côte sud; le pilier d'enclage avait cédé et le tablier du pont s'engloutit dans les eaux du fleuve St-Laurent; quatre-vingts hommes perdirent la vie dans ce désastre et il n'y avait à peine 20 minutes que nous étions traversés et le train débordait de passagers.

Dans le temps, une compagnie de Pulpe avait déjà acquis des petits intérêts dans La Tuque et chercha à en acquérir d'autres plus considérables. Alors M. Scott télégraphie au bureau de renseignements afin de s'assurer de la solvabilité de la dite compagnie. La réponse fut claire et nette: "PAS D'ARGENT SONNANT MAIS BON".

J'étais satisfait, l'avenir de La Tuque est prometteuse me suis-je dit, j'en profitai pour me déplacer et ouvrir un commerce

dans cette nouvelle colonie. Mais il y a un grand inconvénient; qui prendrait charge de mon commerce d'Hébertville Station, ce fut mes remarques. M. Scott me dit: Ne vous inquiétez pas outre mesure, j'ai un acheteur pour vous.

J'accepte votre offre. L'année suivante les contracteurs arrivent sur les lieux de construction du chemin de fer Trans-Canada; j'achetai alors deux paires de chevaux pour livrer les marchandises aux nouveaux venus. Les prospectus étaient de mieux en mieux, le commerce augmente toujours. Subitement les travaux sur la ligne Trans-Canada arrêtent; question du tracé, il existe une barrière difficile à franchir pour arriver à La Tuque, dû au degré de base qui était de 1/10 de 1% le tracé des ingénieurs atteignait 6/10 de 1% ce qui fut refusé nettement par Ottawa. Il y eut un délai et des pourparlers pour en arriver au degré requis et il fut décidé de percer un tunnel, ensuite suivre la pente des montagnes qui forment un véritable fer à cheval. Durant

le même intervalle, le chemin de fer Québec-Lac St-Jean traverse le tracé du chemin de fer Trans-Canada et il presse les travaux pour arriver les premiers à La Tuque. Le commerce devient considérable, beaucoup de visiteurs et je construis alors un hôtel; Le Château St-Maurice, juste au haut de la côte sur le plateau de sable, dans le but d'accommoder les contracteurs du Québec-Lac St-Jean. Ce fut alors une course générale pour se procurer les appartements disponibles; le tout fut loué et le surplus des voyageurs couchaient à terre sur le plancher.

Comme ça existe un peu partout, dans toutes les nouvelles constructions, c'est le cauchemar des gens sérieux, voilà qui nous arrive comme un cheveu sur la soupe les vendeurs de boissons. Il y eut beaucoup d'activités et beaucoup de troubles causés par ces contrebandiers. Mon opposition à cette classe de gens mit ma vie en danger, afin de me protéger et de maintenir en même temps le bon ordre, 12 polices montées d'Ottawa

furent dépêchées sur les lieux sur la recommandation du Révérend Curé qui craignait pour moi.

Pendant l'hiver suivant, les contracteurs font leurs approvisionnements pour le prochain contrat ce qui nécessite 16 paires de chevaux pour rendre ces marchandises à destination.

Le développement de cette jeune colonie demande des améliorations de plus en plus étendues. Sous ma demande le Syndicat Stuart et Tessier envoie des arpenteurs pour subdiviser les lots; les plans des ingénieurs comportaient une subdivision de 50 pieds de large pour les rues et 40 pieds de large pour les avenues. Je refusai ces plans, mais je ne pus obtenir que 60 pieds pour les rues et 50 pour les avenues. A l'automne de cette même année le chemin de fer Québec-Lac St-Jean se terminait, mais l'hiver suivant une neige abondante en ferme complètement toute communication, 40 chars de fret, incluant du foin, de l'avoine, du lait évaporé, le tout demeure plusieurs semaines

sur la voie complètement enterrée de neige, sous l'inlassable dévouement des gens de la colonie, les wagons furent dégagés en temps, nous étions sur le point de la famine.

Ce fut le 14 février 1907 qu'arrivait à titre de visiteur officiel, le Révérend Curé Corbeil. Dans le temps il appartenait au diocèse d'Ottawa et était curé à L'Assomption, sous les ordres de Monseigneur Duhamel. Après une première visite, il retourne enchanté mais il revient au mois de mai suivant accompagné de Monseigneur le Curé Latulippe, qui était désigné alors comme futur évêque du nouveau diocèse; celui d'Hailbury. A peu près à la même occasion nous avons la visite de Monseigneur St-Laurent, il fut alors décidé par un certain groupe influent de placer l'église en bas de la côte de sable. Je protesté énergiquement contre cette décision et refuse d'assister au banquet. Le Révérend Curé Corbeil qui était à L'Assomption revient à La Tuque pour se renseigner sur l'emplacement de l'église. Après

explications, il déclare ouvertement qu'il n'accepte pas la cure de La Tuque, plutôt que de se mettre en contravention avec l'Evêque, mais il accepte de se rendre porteur d'une lettre à Monseigneur avec les prospects futurs du haut de la côte.

La question de l'église fit couler beaucoup d'encre, et fut aussi l'objet de beaucoup de controverses, mais durant tous ces entretiens, la construction de base marchait toujours au pied de la côte.

Se déclarant impuissant à tout changement, le curé avait décidé de s'en aller et de ne plus revenir, mais je lui assurai malgré tout développement que l'église ne se construirait jamais au bas de la côte. Je pris donc le premier train dans l'intention de voir Monseigneur et de lui expliquer ce que je pensais de l'emplacement de la nouvelle église et sous ma demande monsieur Corbeil attendit mon retour. Je n'étais pas revenu de ce voyage que les

contracteurs recevaient un télégramme de l'évêque d'arrêter tous les travaux. Un mois plus tard instruction fut donnée à la maison Tremblay & Desbiens de transporter tout le matériel propre à la construction de l'église au haut de la côte, à l'endroit où elle doit être. A la même occasion 8 paires de chevaux furent prêtées pour le déplacement du bois, et instructions furent données à monsieur Ernest Desbiens de faire les plans de la nouvelle église et de se mettre en voie de construction immédiatement. Durant ce temps, la messe se dit sous une grande tente de toile non loin du Château St-Maurice et M. le Curé Corbeil devint le pasteur des nouveaux fidèles.

Dans le temps, le contrat de la compagnie était échu, ils demandèrent à l'Honorable Ministre une extension de 5 ans pour la construction de la manufacture proposée, ce qui leur fut accordée hors de ma connaissance. Aussitôt que j'appris cette décision, je me rends à Québec auprès du

Procureur Général, et je proteste énergiquement contre cette décision du gouvernement en faveur de la compagnie; ce retard me cause à moi et au chemin de fer des dommages considérables car nous étions rendus au tournant de nos efforts. Sur explication des faits et promesses faites déjà, le Premier Ministre me dit: Si le ministre des Terres et Forêts l'a promis, moi je ne l'ai pas dit. En conséquence il avisa la Compagnie que si les \$300,000.00 dollars qui devaient être dépensés avant le mois de septembre 1908 ne l'étaient pas, qu'il annullait leur contrat.

Vous comprenez que la perte était considérable pour la Québec-Lac St-Jean Railway car la Compagnie s'était engagée à leur fournir 8,000 wagons de fret par année pendant 4 années consécutives. Immédiatement les travaux commencèrent et la compagnie remplit toutes les conditions de son contrat haut la main pour la date convenue. C'était un bon point de gagné...

Durant ce temps le chemin de

fer Trans-Canada décide d'établir leur cour de triage à Fitzpatrick, au niveau du terrain de la voie centrale, ce qui était très bas comparé au niveau des eaux du St-Maurice. Donc au printemps suivant le St-Maurice déborde de son lit et couvre la cour de triage d'une épaisseur de 8 pieds d'eau. J'intervins alors auprès d'Ottawa et proteste contre le niveau de cette cour de triage. Trois ou quatre jours après ma requête, j'eus la visite du président du chemin de fer ainsi que ses ingénieurs, ils sont au nombre de 11, en plus le président de la compagnie de pulpe. Après explication et discussion sur les lieux, il fut question de la chute du St-Maurice; son pouvoir est diminué ce qui cause une perte considérable pour le développement de la chute, il fut donc décidé d'un relèvement de 14 pieds ce qui redonne aux chutes une force de 260,000 chevaux vapeur, alors le pont de la rivière Croche ainsi que celui du St-Maurice furent relevés du même niveau.

A mon retour de cette inspection sur les lieux de Fitzpatrick avec

les représentants des chemins de fer et de la Compagnie, j'apprends que Monseigneur Cloutier de l'Evêché des Trois-Rivières est rendu chez nous, à ma maison privée, ainsi que 12 autres prêtres, de retour de la Rivière-aux-Rats après avoir confirmé les enfants de cet endroit. Comme la maison est grande, contenant 22 appartements, chacun des invités dit sa messe dans sa chambre et Monseigneur Cloutier dit la sienne dans le salon. Cette propriété existe encore, elle fut vendue plusieurs années plus tard à la Compagnie de Pulpe, et remise au service des garde-malades de la dite compagnie. Vous pouvez voir encore imprimé en blanc dans la vitre de la porte centrale mes initiales, "A.T."

Dans l'intervalle, il fut question entre les représentants de la Compagnie et la Ville de "L'ACQUEDUC". Alors je recommandai que la ville prenne cette initiative et en conserve à elle seule le contrôle afin de maintenir la municipalité en bons termes financiers. De plus s'approprier en même temps

le pouvoir électrique pris à même les chutes de la petite Rivière Bostonnais, déversant du Grand Lac Wayagamack.

Après avoir fait examiner la qualité de ses eaux, le rapport fut de première classe au point de vue potable et propreté, mais il en fut décidé tout autrement. La compagnie prétendait que l'eau du Lac Parker situé à 2 1/2 milles offrait plus d'avantages à cause de la distance. Je leur dis alors que jamais la compagnie aurait du succès pour sa pâte à papier à cause de la qualité de ses eaux. Ce lac est infesté d'anguilles et le fond du lac est de terre noire. Il s'en suivit alors beaucoup de discussions et même de l'animosité contre moi.

Si l'eau n'est pas bonne, disait-il, nous utiliserons un filtre. Mais pourquoi faire cette dépense inutile, leur ai-je dit, alors que vous pouvez obtenir de la belle eau claire en permanence et sans filtre en allant la chercher au Grand Lac Wayagamack.

Discussions inutiles et contraires à tout bon sens. Malgré mes remarques et de connivence avec les administrateurs de la Ville, les travaux se firent et se terminèrent sans filtre, mais le papier fabriqué par la Compagnie dans le temps était du craft d'un brun plutôt foncé. Avec le temps et les développements une meilleure qualité de papier étant requise, alors un filtre fut construit à demi-chemin sur la montagne de La Tuque mais ne fut utilisé que quelque temps. Le pouvoir fut rétabli direct, résultat comme eau potable, assez souvent en fermant ou en ouvrant la chan-tepleure nous pouvions voir des morceaux de sangsues coupées en bouts tombés dans le verre.

Plus tard les eaux limoneuses du Lac Parker ne remplissaient plus les conditions, il fut alors décidé de construire un tuyau de La Tuque au Grand Lac Wayagamack. Pour ce qui est de la chute du St-Maurice, elle fut construite par la Shawinigan Water & Power avec un plus grand rendement que prévu. Cependant nous vendons du

Le pouvoir aux provinces voisines qui le revendent aux contribuables à meilleur marché que nous le payons nous-même.

C'est ainsi que se termine la vie active civile de ce jeune pionnier. Fatigué de la vie publique, c'est à ce moment vers l'âge de 40 ans, pour mieux se protéger contre les dépressions qui peuvent survenir occasionnellement avec une seule industrie dans un petit village, c'est ainsi qu'il loua un terrain de chasse et de pêche de la couronne et l'organisa en club privé. Ce ne fut pas facile de faire comprendre aux autorités du temps que la venue des touristes étrangers pouvait devenir une industrie intéressante et payante pour la Province. Du fait, de nos jours les parcs en sont la preuve. Ce fut à force de travail, de persévérance, aidé de la petite chasse à la fourrure qu'il parvient à défrayer les dépenses d'organisation ainsi que les baux de royauté payés chaque année au gouvernement.

C'est à partir de ce moment

que notre jeune pionnier connu le dur labeur manuel que nécessite la vie des bois, celui en même temps de faire les préparatifs pour recevoir le touriste, de rendre l'accès facile afin de mieux admirer les beautés de notre belle et chère province de Québec.

L'histoire qui se continue vous fera connaître d'autres personnages, dont les noms sont entièrement fictifs, s'il y a ressemblance, ce n'est que par pur hasard à l'exception de celui du vieux trappeur qui est authentique: "ALPHIDE TREMBLAY".

Ici je me permettrai d'attirer votre attention de nouveau sur le plus grand des secrets du vieux trappeur. Ce médaillon provient de la légende du Grand Orignal qui était son ami intime de la forêt, vous avez dû lire sa biographie dans le préliminaire de 29 pages "CE QUI ETAIT UN SECRET HIER EST DEvenu UNE REALITE AUJOURD'HUI".

En continuant, vous connaîtrez les personnages sur qui repose

cette histoire de L'APPEL-DE-MINUIT cet appel mystérieux de la douzième heure qui fait vibrer les coeurs de ceux qui espèrent retourner chez eux avec ce magnifique trophé que portent sur la tête les mâles orignaux. Vous connaîtrez en même temps toutes les péripéties d'une magnifique excursion de chasse et de pêche avec le vieux trappeur dans le Grand Nord de chez nous. C'est une histoire qui mérite d'être lue puisque vous serez témoin de choses presque incroyables de la vie journalière de ce trappeur.

* * * *

DEUXIEME PARTIE (Chapitre 2)

ALPHILE TREMBLAY
LE VIEUX TRAPPEUR

* * * * *

CETTE HISTOIRE DE CHEZ NOUS A SES ORIGINES A MONTREAL AU BUREAU MEME DE THOMAS SERGINE, ET ENSUITE CHEZ LUI EN COMPAGNIE DE SA FEMME, BERTHE, AINSI QUE LEUR PETITE NIECE, MYRTELLE.

LE REVE DE BERTHE SERGINE

Sténographe: Monsieur a sonné?

Patron : Dites-moi ce que vous faites de l'autre côté, c'est la troisième fois que j'appelle, pourquoi ne répondez-vous pas à la première? Je suppose que vous étiez en retard ce matin?

Sténo : Non...! pas ce matin. Je suis ici depuis 8 heures, il me semble que c'est raisonnable.

Patron : Alors qu'est-ce qui vous

